

3
Vol. IV

Québec, Janvier 1923

No 9

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



Organe de la
Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

PRIX : 20 SOUS

CARTE D'AFFAIRE DES MEMBRES

DE LA

Société des Arts, Sciences et Lettres

LS-PH. MORIN L.-EUG. BARRY LÉON COTÉ
L. A. C. G. A. L. A. C. G. A. C. A.

MORIN, BARRY & COTE

COMPTABLES LICENCIÉS, SYNDICS
AUTORISÉS

COMPTABILITÉ, VÉRIFICATION, ARBITRAGE
LIQUIDATION, ORGANISATION DIRECTION
Représentants de: The Shaw Correspondence School Toronto.

116 COTE DE LA MONTAGNE

HENRI POULIOT

NOTAIRE

Courtier en immeubles et en placements
Administrateur de successions etc.
Organisation de compagnies.

Bureau: 70 de la Couronne ou 215 rue
St-Joseph, immeuble de Myrand & Pouliot.
Limitée. Résidence: 73 rue Des Fossés.
Téléphones: Bureau 2340; Rés. 7037.

Tel. 2165

LABRECQUE, BELANGER & LABRECQUE

NOTAIRES

18 rue Buade, - - Québec.

Tel. 212

**Fitzpatrick, Dupré, Gagnon
& Taschereau**

AVOCATS

111 Côte de la Montagne, - Québec

Tel. 4208

Dechêne, Choquette & Caron

AVOCATS

88 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 2030

Dr S. GAUDREAU

DENTISTE

98 rue St-Joseph, - Québec

Tel. 1358

**Belleau, Baillargeon, Belleau
& Boulanger**

AVOCATS

132 rue Saint-Pierre, - Québec

Tel. 6441

L.-P. TURGEON

MARCHAND DE PAPIER

46 rue Garneau, - Québec

Tel. 3857

C.-J. LOCKWELL

COURTIER EN IMMEUBLES
ASSURANCES

31 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 1151

LANGLOIS & BEAULIEU

DENTISTES

7 rue St-Jean, - - Québec

-: Encourageons les nôtres :-

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Adresse : LE TERROIR, Enrg. — Case postale 365 — Québec

Abonnement payable d'avance : \$2.00 par année

Vol. III, No 9.

Québec

JANVIER 1923

SOMMAIRE

	Pages		Pages
Nos causeries	386	Peintres et sculpteurs du Terroir, par	
Saint-Lacrymae, poésie, Marcel	387	Horm. Magnan (suite).....	410
La Cigale et la Fourmi, conférence		Grand Maman, par Claire Paquet....	423
par M. Paul Fontaine.....	390	Coïn des musiciens par Raoul Dionne.	428
Gardons les Nôtres, par M. Arsène Pa-		Revue des Lectures par Damase Pot-	
quin, Insp. d'écoles.....	400	vin.....	429

— 0 —

NOTRE REVUE

A cause de l'abondance des articles dont nous disposons pour le présent numéro nous avons été forcés de mettre de côté outre plusieurs articles, d'intéressantes illustrations. Deux textes de conférences que nous donnons aujourd'hui encore que fort intéressants, lui enlèvent naturellement de la variété.

Dans la prochaine livraison à part les articles que nous venons de laisser de côté, entre autres, une chronique littéraire de M. Jules-S Lesage, nous reprendrons la série des petites critiques littéraires de Justin et celle des croquis "Aubes et Réveils" de M. Ernest Chouinard que nous avons dû interrompre pour publier les deux conférences que nos lecteurs goûteront et dont reproduction est donnée dans les pages suivantes.

Enfin, nous reprendrons nos illustrations du terroir.



NOS CAUSERIES

La Société des Arts, Sciences et Lettres a repris la série de ses causeries du samedi. Tous les membres de la Société sont invités à assister à ces "séances d'études" et à s'y faire accompagner d'un ou de deux amis.

Ces petites causeries intimes, sur des sujets variés et pratiques, peuvent être profitables à tous. Elles ouvrent toutes sortes d'horizons nouveaux, prêtent à maintes suggestions, à force renseignements, car chaque causerie, qui ne doit pas durer plus que vingt minutes, est suivie d'une discussion générale sur le sujet traité, lequel donne lieu, souvent, à d'heureux dérivatifs.

Plusieurs causeurs se sont inscrits durant le mois de janvier; nous citons, entre autres, M. Evariste Brassard, avocat, du Bureau des droits sur les successions, qui a traité de la loi sur ces impôts qui donnent à la province un si appréciable revenu; M. Jos-G. Blais, Surintendant des succursales de la Banque Nationale, qui a parlé du devoir que devraient se faire tous les Canadiens français d'encourager d'abord les banques canadiennes-françaises. On conçoit que ce sujet touchant l'encouragement des nôtres peut donner lieu à beaucoup d'utiles considérations; c'est un beau thème qui mérite d'être sérieusement et fréquemment étudié.

Ces causeries du samedi de la Société des Arts, Sciences et Lettres se continueront aussi régulièrement que possible en mars, avril et mai.

SUNT LACRYMAE

A mon aïeule

*Voici les jours de neige et les jours d'aquilons,
Sous novembre qui gèle et sous l'hiver qui tombe,
Brusquement, tristement tout se fane et succombe;
La terre est sans sourire et les cieux sans rayons.*

*Inflexible nature, en vain l'homme t'implore.
J'ai dit au vent sauvage: "Ah! grâce pour mes pleurs"!
Il a brisé ma voix quand je parlais encore;
Les ouragans neigeux ont ri de mes douleurs.*

*Tout s'attriste et périt; et, du front des montagnes
D'où s'élance l'azur en un limpide essor
Jusqu'au chaume doré qui restait aux campagnes,
Jusqu'à cette humble tertre où mon aïeule dort,*

*Elle a tout englouti, la vague froide et blanche!
L'hiver a mon aïeule! . . . Et mon rêve enfantin
A, comme elle, roulé sous l'austère avalanche.
Et voilà ma tristesse et voilà mon chagrin!*

*Ah! que fait à mon cœur penché sur sa blessure
Cette âpre poésie—ô sublime nature—*

De tes mornès hivers?

*Entre elle et mes regards la douleur met des larmes,
Prisme dont le cristal peut ternir bien des charmes
Et briser bien des vers!*

*Qu'importent ces beautés qui volent dans l'espace!
Ce poème des nuits que le givre retrace*

Sur le verre argenté!

*Et ces bijoux tombés des écrins de l'aurore,
Et ces tableaux d'un jour où mon œil voit éclore
Tout un monde enchanté!*

Oui, quand, aux pieds vermeils de l'aube rajeunie,
Légère, danserait la blanche poudrière
 Au long voile flottant;
Dans les bois dépouillés de chansons et d'ombrages,
Quand ploieraient les rameaux sous les neiges sauvages
 Qu'effarouche le vent;

Quand un léger nuage, à la croupe ondulante,
Sans effort dresserait sa tête éblouissante
 Jusqu'au faite du jour;
Quand ses flancs veinés d'or, d'azur et de vermeil,
Offriraient, d'heure en heure, au baiser du soleil
 Quelque nouveau contour;

Quand je verrais la nuit, quittant ses sombres voiles,
Prodiguer en passant la neige des étoiles
 Sur l'infini des cieux;

Quand même sur Noël, joyeuse et virginale,
Elle balancerait l'aurore boréale,
 Comme un dais radieux;

O seul bien qui me reste, ô ma triste pensée,
Oublieras-tu que là, par novembre glacée,
 Gît celle que j'aimais ?

Non! dans ces vains tableaux qu'une âme heureuse adore,
Fidèle à mon chagrin, tu chercherais encore
 L'image de ses traits.

Ah! fuyons ces objets qu'abhore ma tristesse.
Au fond d'un champ désert qu'un ciel funèbre oppresse,
Allons chercher un nid au milieu des tombeaux ?
Allons: j'entends gémir une ombre qui m'appelle;
Allons, ce marbre froid, que la bise cisèle,
 Pèse, lourd sur ses os!

Je réchaufferai là sous ma brûlante étreinte
Sa bouche où la prière a laissé son empreinte,
Ce front de mon baiser peut-être humide encor,
Ce bras qui m'encerclait d'amour et de caresses,

*Ce cœur, de pitié, de force et de tendresses
Ineffable trésor!*

*Là, je retrouverai les jours de mon jeune âge,
Les mots aidant les mots de mon premier ramage,
Les mains qu'un pas tremblant faisait vite accourir,
Le regard souriant et le baiser nocturne,
Doux objets dont l'amour, comme une onde de l'urne,
S'échappait sans tarir!*

*Là, des vieillards penchants, ta craintive prudence,
Là, ces conseils donnés à mon adolescence,
Ces jours à prier Dieu pour moi seul consacrés,
Ce rêve de son cœur, cet espoir de sa vie
De sentir les rayons de ma première hostie
Sur ses cheveux givrés!*

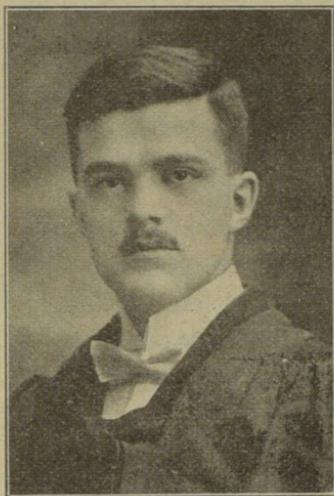
*Allons voir dans la mort resplendir des étoiles,
L'espérance blanchir et se lever sans voiles
Sur tant de jours passés à bercer la douleur,
A désigner le ciel au pauvre qui frissonne,
A nourrir l'orphelin, à vêtir, humble et bonne,
Les membres du Seigneur!*

*Avant que la nature impassible et sereine
Hélas! ait fait neiger de l'oubli sur ma peine,
Avant que, dans son cours, le temps m'ait emporté,
O pauvre cœur épris de grandeur illusoire,
Connais, près d'un tombeau, la véritable gloire
Et l'immortalité!*

*Et là, tendresse, amour, affection ravie,
Bonté sous la rigueur et la neige engloutie,
Beaux rêves disparus, faites pleurer mes yeux!
Mais toi, mon âme, apprends de l'aïeule glacée,
A quitter cette vie ainsi que l'a laissée
Son âme... pour les cieux.*

LA CIGALE ET LA FOURMI

Conférence faite sous les auspices de la Société des Arts, Sciences et Lettres.
Le 27 décembre dernier, à l'Hotel de Ville, par M. Paul Fontaine
avocat agrégé des Sciences Morales et Sociales de Paris. (1)



M. PAUL FONTAINE

“La renommée, écrit Fabre, dans ses souvenirs entomologiques, se fait surtout avec des légendes; le conte a le pas sur l'histoire dans le domaine de l'animal comme dans celui de l'homme.”

Fier de notre petit bagage littéraire, nous avons imaginé autour de la fable de la cigale et de la fourmi, tout une atmosphère qu'une investigation scientifique, bien inopportune, vint par la suite troubler.

Nous nous étions représenté Jean de la Fontaine—le bon vieux—se promenant, un jour d'arrière automne, dans la forêt proche de Château Thierry. Le soleil, au début de cet après-midi, est encore chaud. Le poète marche longtemps, suivant le cours capricieux d'un ruisseau ou celui non moins fantaisiste de ses pensées. La terre noire et froide se prépare au long sommeil des mois d'hiver. Et dans cette nature

mélancolique La Fontaine va rêvant, musant tandis que l'air devient avec l'heure plus froid.

Une fourmilière en préparatifs d'hivernement, retient longtemps son attention. C'est un va et vient continu des insectes tirant en procession quelque brindille de paille ou poussant quelque vermisseau. Quelle adresse! Quelle vigilance! Quelle inlassable et intelligente activité! Comme il fera bon aux premières neiges de se reposer du labeur présent!

Mais la nuit vient. Déjà en écharpe ondulante, la brume se pose sur les sillons. Les tristes pensées qui au retour surgissent en l'esprit du poète! “Ah!

(1)—L'hon. L.-A. David, avait occupé la présidence d'honneur, à cette conférence.

c'est bien toujours lui! L'hiver encore une fois et rien de prêt! Les fagots à acheter, les vêtements plus chauds à acquérir. Et puis les fournisseurs lui feront-ils encore crédit? Il est loin le temps où, libre de toutes inquiétudes matérielles, il cherchait auprès des bêtes des leçons de morale que lui refusaient les hommes. La vie a de bien tristes réalités."

Il en est là de ses pensées, quand faible, timide, suppliante, une voix se plaint à l'orée du bois. En beauté, sur une note harmonieuse, une cigale achève de vivre. La Fontaine la réchauffe quelque temps dans ses mains fines, puis lui rendant la liberté, il reprend sa route. Mais voyez le poète. Il sourit intérieurement. Ses résolutions de sagesse, de prévoyance sont déjà moins fermes. Arrivé chez lui, se taillant une plume d'oie, enveloppé dans sa houppe, près du foyer sans feu, il écrit:

"La cigale ayant chanté
 Tout l'été
 Se trouva fort dépourvue
 Quand la bise fut venue.
 Pas un seul petit morceau
 De ver ou de vermisseau.

Est-ce bien dans ces circonstances, Mesdames et Messieurs, que fut écrite cette fable délicieuse? Il est, hélas! permis d'en douter. L'entomologie n'enseigne-t-elle pas en effet qu'il n'y a absolument rien de vrai dans ce récit. C'est le rôle de la science de détruire nos plus chères illusions. Elle ne s'en fait pas faute ici.

"La plupart, dit encore Fabre, ignore le chant de la cigale cantonnée dans la région de l'olivier; nous savons tous, grands et petits, sa déconvenue auprès de la fourmi. À quoi tient donc la renommée! Un récit de valeur fort contestable, où la morale est outragée autant que l'histoire naturelle, un conte de nourrice dont tout le mérite est d'être court, telle est la base d'une réputation qui dominera la ruine des âges tout aussi crânement que pourront le faire les bottes du Petit Poucet ou la galette du Chaperon Rouge. La Cigale souffrira toujours de la faim en hiver, bien qu'il n'y ait pas de cigale en hiver; elle demandera toujours l'aumône de quelques grains de blé, nourriture incompatible avec son délicat sucoir; en suppliante elle fera la quête de mouches ou de vermisseaux, elle qui ne mange jamais." Si La Fontaine a méconnu la cigale, c'est qu'il n'y a que des sauterelles banales au pays de "Jeannot Lapin".

Mais laissons Fabre à son courroux. Ce procès, légendaire si l'on veut, est toujours pendant. Littérateurs, poètes, philosophes, artistes, se moquent sans pitié de cette bourgeoise fourmi toute occupée de ses intérêts matériels, sans spontanéité de cœur, sans activité intellectuelle.

Les bourgeois ne ménagent pas leur bile à ces gens qui ne savent que faire de leurs dix doigts, qui, au lieu de travailler, riment, cisèlent ou philosophient.

Des moralistes chagrins blâment enfin La Fontaine des leçons d'égoïsme, de paresse, d'imprévoyance données à la jeunesse.

Nous voudrions, Mesdames et Messieurs, tirer modestement quelques leçons de cette dispute célèbre, essayer une tentative de réconciliation des parties en plaçant dans leur vérité économique la cigale et la fourmi comme Fabre les a placées dans leur vérité entomologique.

—o—

Voyons un peu le milieu économique dans lequel vit dame fourmi. Il n'y a vraiment pas de quoi en tirer vanité! Comme tout est rudimentaire! L'échange des produits n'existe pas. La division du travail est minime. La fourmi produit seule tout ce dont elle a besoin. Elle construit seule son admirable logis: à l'approche de l'hiver, ses greniers sont pleins à déborder de blé, de mouches, de vermisseaux, que sa seule activité y a entassés. Nous avons là le modèle parfait d'une société primitive, composée de producteurs autonomes, mettant en commun leur travail, leurs modiques capitaux, exploitant la nature non en vue de l'échange mais bien pour leur seul usage, où, comme diraient les socialistes, tous sont égaux, où il n'y a ni misère, ni voracité capitaliste.

C'est là un aspect de cette organisation économique sur lequel nous ne voulons pas nous attarder. Notre intention n'est pas, en effet, ce soir, de faire une analyse, même sommaire, des systèmes économiques présentés, avec quelques variantes, par chaque génération, comme panacée universelle de tous les maux: anarchisme, communisme, socialisme, interventionisme, collectivisme, coopération, ou libéralisme. Cette étude, qui ne manquerait pas d'intérêt, dépasserait les cadres de cette causerie.

Il est pourtant un principe premier, fondamental, que l'on retrouve dans toutes les thésies et sur lequel, pour cette raison, il convient d'insister.

Le monde de l'animal révèle qu'il n'y a pas de progrès économique possible sans sécurité intérieure et extérieure. S'il est un milieu où la production, la circulation des richesses ne sont pas protégées, c'est bien celui des insectes. La paix existe mais, si l'on peut dire, la lance au poing. La nature est féroce. La fourmi doit lutter contre un nombre infini d'insectes. Fabre nous dit qu'elle pourchasse la cigale partout; qu'elle lui enlève sournoisement sa subsistance; qu'elle se nourrit de son cadavre. Mais à son tour, elle doit, sans cesse se défendre contre des insectes plus forts, plus adroits qui l'attaquent au moment où elle revient au logis chargée de provisions, qui lui ravissent tel morceau de choix convoité depuis longtemps. Le travail n'a pas de continuité; il n'est pas toujours productif. La division des tâches est pour cette raison, impossible. Pour se livrer exclusivement à l'exécution d'un produit le droit et la sauvegarde de la propriété s'imposent, comme s'imposent aussi la facilité et la certitude des échanges.

Les temps que nous vivons illustrent bien l'importance de ce principe.

Quelle est la cause du recul économique que nous constatons généralement partout depuis la guerre, si ce n'est la carence de cette sécurité intérieure et extérieure? La guerre de 1914 a bouleversé les conditions économiques des peuples, à un tel point qu'on en est venu à douter de l'existence de lois naturelles, régissant la production et la circulation des biens.

Dans l'avant-guerre, parce que le travail était libre, parce que la propriété des fruits du travail était assurée, la richesse allait d'année en année grandissant. Le bien-être était général. Des besoins de plus en plus nombreux et variés trouvaient facilement satisfaction. La confiance régnait partout. Sans hésiter, le paysan français prêtait ses épargnes aux Russes, aux Turcs, à l'Europe. Et au mois d'août de cette année fatale, il se mettait, avec son entrain habituel, à récolter son blé quand, de l'est, un barbare vint qui arracha au paysan son champ, sa maison, ses biens. Pendant quatre ans, ce fut, universelle, la ruée des êtres humains les uns contre les autres. La fourmière attaquée de toutes parts se défendit vaillamment. Puis vint la victoire mais accompagnée de quelles misères! Durant le conflit, hommes et choses avaient été utilisés à des fins de défense nationale. Les champs délaissés furent cultivés par les femmes. Il y eut un chômage général des usines, des mines, de toutes les entreprises. Les choses de première nécessité se firent rares. Il fallut les demander à l'étranger, et au prix de quelle difficulté dans les transports. L'or, ce régulateur des échanges, fut à son tour exporté. Le peuple dut se contenter d'une monnaie de papier qui bientôt dépréciée, amena une hausse générale des prix.

À la détresse des budgets privés, succéda celle, non moins terrible des finances nationales. Les emprunts succédèrent aux emprunts.

Quand l'ordre fut rétabli aux frontières, commença dans la cité, la lutte des patrons et des ouvriers. A un moment où s'imposait la nécessité d'un travail plus considérable, les peuples fatigués voulurent en réduire les heures. Alors éclatèrent, dans les usines, dans les transports, dans les services d'utilités publiques comme aux champs, des grèves quelquefois sanglantes. Pour payer les dépenses de guerre, les impôts se multiplièrent qui portaient une atteinte nécessaire mais malheureuse à la propriété. Le monde se remet lentement; de nouveau apparaît la richesse sinon l'abondance. Pourquoi? Parce que la paix daigne nous sourire; parce que la sécurité intérieure, et extérieure, revient.

Nous pourrions, Mesdames et Messieurs, multiplier les exemples de civilisations comme celle de la Russie et de l'Autriche où la même cause a produit les mêmes effets.

Mais regardons plus près.

On vante, avec raison, la belle santé morale de la population canadienne-française; son amour de l'ordre, du travail; sa soumission aux autorités religieuses, politiques, industrielles. Mais reconnaissons que cette sécurité sociale ne date que d'hier; qu'elle est moins le fruit des circonstances que l'effet d'une doctrine religieuse solide.

La sécurité nous a manqué tout le long de notre histoire. Les cent premières années de l'établissement des Français au pays furent marquées par des luttes continuelles contre les indigènes qui détruisaient les modestes constructions du colon, ravageaient ses champs, attentaient à sa vie.

Au dix-huitième siècle ce furent les guerres de l'invasion anglo-saxonne qui laissent la colonie appauvrie et presque anéantie.

Peut-on dire que le siècle dernier ait été une ère de sécurité politique? Non. Le temps pris à la défense des intérêts moraux ne pouvait être employé à la production des richesses. L'atmosphère économique fut toujours détestable.

Ne pouvant compter sur personne pour satisfaire ses besoins, le colon y pourvut seul. Il fut de tous les métiers: tantôt architecte, maçon, cultivateur; tantôt, ébeniste, drapier, horloger, charron. Toutes les professions que l'on retrouve aujourd'hui dans la rue se trouvaient naguère au foyer de nos grands-pères. C'était, identique, la vie de la fourmi. L'habitant faisait d'abord de la terre, tout en construisant sa maison. Puis à ses heures de loisir, seul, il construisait le mobilier: un lit, le bahut et quelques chaises. Alors, il se mariait. La future apportait la lingerie confectionnée chez elle: draps et tapis de catalogues, extravagants de couleur, mais chauds. On achetait le moins possible car de tout temps l'argent fut rare, surtout au dernier temps du régime français. Une économiste des Ursulines remarque, fort à propos, dans l'histoire du Monastère, que la rareté de la monnaie était la principale cause du désarroi général. Au bout d'un an de ménage, l'homme parlait pour le bois, choisissait le plus bel arbre, et comme le dit le délicieux auteur du *Chez Nous*, en chantant, confectionnait le ber.

A ce régime, le Canadien a affiné son intelligence. Personne n'est plus apte que lui à tous les métiers. Il est, de plus, comme on dit, débrouillard. Peut-être a-t-il puisé là aussi une espèce de dégoût pour la spécialisation qui est bien dans notre caractère. Pour résumer, malgré la dureté des temps, la fourmillère canadienne est restée debout: nous avons vécu, comme vous le disiez un jour, Monsieur le Ministre. (1)

Mais d'aucuns diront peut-être que le tableau est sombre; que la fourmi de la fable est riche puisqu'elle ne manque de rien; puisqu'elle peut même prêter.

Eternelle question! Quis est pauper? Qui est pauvre? Qui est riche, se demandait déjà Pétronne dans le *Satyricon*. Et le poète ajoute qu'un philosophe interrogé discourt une heure. N'ayez crainte que nous en faisons autant.

Objectivement la pauvreté consiste en un déséquilibre entre les besoins et les richesses. C'est dire qu'elle est relative; qu'elle varie dans le temps comme dans l'espace. Néanmoins, il est possible que la fourmi soit riche puisque d'après l'ordre de la Providence ses besoins sont limités, invariables: Ils sont les mêmes pour la fourmi actuelle comme pour celle qui se trouvait dans l'arche.

On sait qu'une Reine de France, envoya jadis en cadeau à une Reine d'Angleterre une chemise de toile fine. Le présent n'aurait, de nos jours, rien de royal

(1) L'hon. A.- David.

Un napolitain ayant moins de besoins qu'un anglais est plus facilement riche. La nature est pour lui clémente et généreuse; elle lui fournit presque gratuitement ce qu'un sol et un climat plus ingrats livrent à l'anglais après un travail pénible. Diogène dans son tonneau se déclarait satisfait, mais il faut reconnaître que notre pays et notre philosophie s'accommoderaient mal d'une telle habitation.

Mais pour l'homme les choses ne se passent pas ainsi. Il faut poser pour lui la loi de l'extensibilité des besoins à l'infini. Un premier n'est pas plutôt satisfait qu'un autre surgit. L'enfant commence par utiliser la trottinette; il demandera bientôt un tricycle, puis un bicycle; pour le satisfaire il faudra cheval et voiture. Plus grand, il demandera une Ford, puis une limousine de luxe. En a-t-il une qu'il en demandera deux. Nos enfants ne seront contents qu'en aéro. Et c'est ainsi dans tous les domaines du désir.

Or il est certain que le Canadien français d'aujourd'hui a une foule de désirs inconnus de ses pères; désirs d'ordre artistique, intellectuel, commercial ou moral. C'est pourquoi malgré une richesse sociale plus grande, il est peut-être en réalité plus pauvre.

Mais pour les réaliser, ses désirs différents, que lui manque-t-il? L'argent. Bien utilisé, cet intermédiaire des échanges, est une force moralisatrice de la société. Si, au contraire, au lieu d'être possédé il nous possède alors la société où il exerce sa tyrannie est perdue. Ecoutez cette page vibrante que nous lisions dernièrement dans *Giovani Papini*, l'auteur de cette *Histoire du Christ* qui a fait tant de bruit:

"L'argent porte en soi, avec la sueur grasse des mains qui l'ont palpé, l'inexorable contagion du crime. De toutes les choses immondes manufacturées par l'homme pour se salir et salir la terre, la plus immonde est peut-être la monnaie.

Ces jetons de métal frappé, qui passent et repassent chaque jour des mains encore sales de sang; usés sous les doigts rapaces des voleurs, des marchands, des banquiers, des entremetteurs, des avarés; désirés de tous, recherchés, dérobés, enviés; aimés plus que l'amour et souvent plus que la vie; ces pièces malpropres que l'assassin donne au sicaire, l'usurier à l'affamé, l'ennemi au traître, l'héritique au simoniaque, le luxurieux à la prostituée; ces puants et visqueux véhicules du mal qui engagent le fils à tuer le père; l'épouse à trahir l'époux, le frère à frauder le frère, le mauvais pauvre à égorger le mauvais riche, le serviteur à tromper le maître, le malfaiteur à dépouiller le passant, les peuples à assaillir les peuples; ces deniers, ces emblèmes matériels de la matière sont les plus effroyables objets fabriqués par l'homme. L'argent qui fait mourir tant de corps, fait mourir chaque jour des milliers d'âmes. Plus contagieux que la haillon d'un pestiféré, il entre dans les maisons, brille sur le banc des changeurs, se blottit dans les cassettes, profane l'oreiller du sommeil, se dissimule dans l'obscurité fétide des recoins, souille les mains innocentes des petits, paie le travail du bourreau, circule sur la face du monde pour enflammer la haine, pour attiser la cupidité, pour hâter la corruption et la mort.

Qui aime l'argent et le reçoit avec joie communie avec le démon. Le pur ne peut le toucher; le saint ne le suppose pas. Ils ont pour la monnaie la même horreur que le riche pour la misère."

Nous avons tenu à citer au long ce passage parce que c'est bien le plus violent réquisitoire que nous connaissions contre la monnaie. Il n'est pas, va sans dire, d'un économiste. Et pourtant, comment ne pas reconnaître que l'argent est nécessaire dans la société. Faites-le disparaître, vous ne rendrez pas le monde meilleur. Esaü n'a-t-il pas vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles? Substituez un autre étalon de la valeur, blé, coquillages, peaux de castor, etc. et le monde s'en servira pour trafiquer de tout. Sans monnaie et sans monnaie, saine on revient au premiers jours de la vie primitive, au système du troc avec ses inextricables ennuis. On peut décrier l'argent, mais c'est lui qui construit les églises, les hôpitaux, les universités, les hôtels des beaux-arts. Il affranchit les individus. C'est Barrès qui a dit que sans argent il n'y a pas d'indépendance possible pour l'homme.

Donc, malgré les inconvénients inévitables de la monnaie, inconvénients qui tiennent pour la plupart à notre nature mauvaise, il est permis de souhaiter au peuple canadien-français une propriété plus grande de capitaux. Mais ces capitaux qui nous rendront puissants comment les acquérir? C'est la fourmi qui nous l'enseigne et il n'y a que la manière qu'elle suggère qui soit la bonne. Comme elle, c'est en épargnant, en se privant du superflu que l'épargne le capital, se conciliera dans nos foyers. L'épargne est donc essentiellement morale, puisqu'elle est à base de sacrifice; il est vrai que cette privation est faite en vue d'une jouissance différée, mais il n'en demeure pas moins qu'elle demande de celui qui la constitue une certaine fermeté d'âme; un certain détachement. La cigale n'a pas cet esprit de prévoyance. Elle vit au jour le jour. Aussi voyez sa détresse à l'approche de l'hiver. Elle est, peut-être à tort, nous verrons tout à l'heure pourquoi, l'exemple classique de la prodigalité, du laisser-aller.

On répète volontiers que le Canadien n'est pas économe, qu'il est imprévoyant, Rien ne nous semble plus juste. Combien vivent au-dessus de leurs moyens? Combien ont des dettes un peu partout, dettes qui résultent non pas de dépenses productives mais de dépenses somptuaires. Aussi de que désastres souvent, à la mort du chef de famille. Il devrait en résulter pour la conscience de lourdes responsabilités. Il en résulte pour la société un surcroît de déclassés, de mécontents, d'improductifs, bref un manque à gagner général.

Une fois l'épargne constituée que faut-il en faire? Ici gardons-nous d'imiter la fourmi et n'allons pas thésauriser.

La Fontaine nous dit que la fourmi n'est pas prêteuse; que c'est là son moindre défaut. Remarquons que le poète fait une erreur. Prêter n'est ni un défaut ni une qualité. C'est tout simplement un acte par lequel on avance une certaine

somme à une personne sur garantie, présente ou future, mais toujours réelle. Il n'entre dans cet acte aucune part de générosité. D'ailleurs la cigale fixe les conditions d'emprunt: Je vous le rendrai avant l'août, foi d'animal, intérêt et principal. Mais les poètes ne sont pas des gens d'affaires. Ils croient que ceux qui prêtent leur font présent. Martial ne vantait-il pas dans ses épigrammes le Lucus qui consentait à lui avancer les sesterces dont il avait besoin. Mais prêter aux poètes peut être un acte de générosité.

Mais il est une autre raison pour laquelle la fourmi n'est pas prêteuse, c'est que le monde de l'animal ne connaît pas le crédit. Il n'en est pas de même dans la société humaine. Les occasions de placements se présentent nombreuses. Sachons en profiter. Certes, vous n'attendez pas à ce sujet des conseils bien précis. C'est affaire aux agents de change de vous renseigner là-dessus. Cependant, il n'est pas sans à propos de rappeler quelques principes très simples qui peuvent nous guider dans notre choix. Il faut éviter deux excès également nuisibles; l'excessive spéculation qui doit rapporter du deux cents pour cent et qui se résume très souvent dans la perte du capital et de l'intérêt; et d'autre part l'excessive prudence, qui par crainte de risque laisse l'argent à la banque, ou le place dans des valeurs qui rapportent peu d'intérêt. Paul Leroy-Beaulieu conseillait de ne pas mettre tous les œufs dans le même panier, de diviser les risques et les placements.

Au point de vue national, il est certain que nous devons encourager le crédit national, prêter à des entreprises de chez nous et à des entrepreneurs de chez nous. Notre province a une structure économique anglo-saxonne. A la direction des grandes entreprises cherchez: vous ne trouverez que des noms anglais. Passez dans la rue: à voir les affiches, les enseignes, jamais vous ne vous douteriez que vous êtes dans une province où il y a près de deux millions de Canadiens français. Examinez la liste des valeurs à la Bourse de Montréal, vous y chercherez en vain un nom de chez nous. Et pourtant nombreux sont les actionnaires canadiens-français: nombreux sont les chefs d'entreprises capables, renseignés, honnêtes. Dieu nous garde de suggérer le boycottage des produits de nos compatriotes de langue anglaise. Notre intention n'est pas de prêcher un chauvinisme de mauvais aloi. Mais avec ces restrictions, n'est-il pas permis de déplorer qu'un jeune peuple, fort, capable, remplisse là où il a le nombre les emplois subalternes? Pourquoi ne pas se distinguer dans l'industrie, le commerce, comme l'on se distingue dans la politique. Et, Mesdames et Messieurs, pourquoi les Anglais ne sont-ils pas obligés de dire ces choses à leur compatriotes? Parce que placer leurs épargnes dans les mains de leurs congénères est pour eux naturel.

Donc il ne faut pas médire de la fourmi, qui industrieuse, travaillante, satisfait aux besoins d'ordre matériel de première importance. Pour laisser le langage figuré, commerçants, industriels, financiers, ouvriers qui multiplient par leur labeur intelligent et incessant les produits de toutes sortes entre les mains du consommateur, sont utiles à la société. Leur rôle est admirable et on ne peut trop l'exalter.

Mais il ne faut pas, pour cette raison, maudire la cigale et ses chants, car . . . à côté du progrès économique, il y a le progrès moral, et aussi exigeant, le progrès intellectuel et artistique. Or il faut constater que la psychologie de la fourmi se révèle détestable. Elle a une idée fautive de l'utilité des choses et de celle des personnes. A ses yeux—et cela se conçoit—seules les choses d'ordre matériel comptent : Confort des demeures, abondance des biens de toutes sortes. La Fontaine fait parler la fourmi. Mais chacun sait que la parole n'est pas toujours un signe d'intelligence. Aussi parce que sans intelligence, sans imagination, sans cœur, une foule de besoins sont inexistantes pour la fourmi.

Il n'en est pas de même de l'homme. L'homme a besoin de distraction. La monotonie des jours l'écrase. Son intelligence avide de savoir—*natura nobis curiosum ingenium dedit*—est sans cesse inquiète des éternels problèmes philosophiques ou scientifiques. Son imagination blessée des laideurs rencontrées le jour, rêve de formes physiques, littéraires ou musicales idéales. Seul animal qui se souvienne réellement, il aime que soient fixés ou relatés les faits de la vie présente ou ceux de la vie passée.

De tout temps, on a reconnu l'utilité des cigales dans la société. Aussi chaque génération a-t-elle ses poètes, ses littérateurs, ses savants, ses artistes. Aussi les siècles de Périclès, d'Auguste, et Louis XIV sont-ils à ce point de vue, les plus riches de l'histoire.

Dans les châteaux de la féodalité l'ennui régnait en maître. Seigneurs et serfs trouvaient bien terne cette vie sans incident. La belle Roxanne en filant disait : Viendra-il ou non le gentil troubadour ? Et quand il apparaissait, c'était dans le manoir, des cuisines aux salons, une gaieté générale. Puis il chantait de douces cantilènes, des chants guerriers, ou des romances sur un motif amoureux. Tous l'écoutaient ravis, oubliant pendant quelque temps cette vie trop réelle. On le reconduisait ou pont-levis, on le suivait du regard et, plus allègrement, on reprenait la tâche.

Homère ne faisait pas autre chose sur les routes de Grèce.

Mais il est d'autres cigales dont le travail n'est pas moins utile. Nous voulons parler des savants qui, dans leur cabinet, ou dans leur laboratoire scrutent, pour la fourmi, les secrets de la nature qu'elle utilisera pour le plus grand bien de tous, une fois découverts.

Mais il en est encore d'autres que l'on retrouve aux armées et dont l'action fait peut-être gagner les guerres plus sûrement que les obus ou les mitrailleuses. Ce brave petit soldat qui au moment décisif sut électriser les hommes par cet ordre héroïque : Debout les morts ! ou on les aura ! a décuplé la puissance des machines de destruction et amené la paix.

Non ! Un pays n'est pas grand seulement par le nombre et l'importance de ses usines, par l'outillage de ses ports, par la variété de ses voies de transports mais aussi par le nombre des temples de la foi, de la pensée, ou de la charité. Un pays n'est pas grand non plus seulement par le nombre des milliardaires. Que reste-

t-il de Crésus ? Un terme de comparaison, tandis que toutes les générations lisent encore Platon, Cicéron, Aristote, Tite Live.

Mais pour que la cigale, pour que l'artiste puisse remplir son rôle, créer de l'utilité, il faut qu'il soit dégagé de tout souci matériel. Si la cigale, à l'instar de la fourmi, avait travaillé tout l'été, elle n'aurait pas développé cet organe dont sont charmés les poètes. Si La Fontaine avait été chef d'entreprise, il n'aurait jamais écrit ses fables et ces contes qui font la joie des générations. Parce que chez nous, les cigales, par la force des choses, ont vie pénible, littérateurs, artistes, poètes sont rares et de mérite relatif.

Heureusement, dans notre pays, on comprend de plus en plus l'importance du rôle des cigales. Officiellement on leur fournit les occasions de parfaire dans des milieux plus favorables leur éducation première. Et c'est un immense progrès dont nous serions ingrat de ne pas féliciter celui qui a su le réaliser et qui se trouve ce soir notre hôte d'honneur. Mais il faut reconnaître que les conditions géné-

rales ne favorisent pas encore l'indépendance de vie des cigales au Canada français. Il lui faut se livrer au travail matériel. Plus sage dans un sens que la cigale de la fable, elles suivent l'exemple de la fourmi, mais en sacrifiant leur psychologie de cigales.

—o—

Il se dégage donc, nous croyons l'avoir démontré, trois leçons importantes de cette fable de la Cigale et de la Fourmi.

La première proclame que sans la sécurité aux frontières et à l'intérieur, non seulement une société n'avance pas, mais recule. Or, de toutes les forces qui maintiennent l'harmonie entre les citoyens, il n'en est pas de plus grande qu'une religion solide et vraie, qui proclame l'égalité et la fraternité humaines, qui incite à reconnaître le droit légitime des individus et des peuples à une vie propre. C'est dire, brièvement, la valeur économique du catholicisme.

La fable de la Cigale et de la Fourmi nous démontre de plus qu'il ne faut pas dédaigner les richesses matérielles d'ordre inférieure peut-être, mais qui ont une place primordiale dans la hiérarchie des besoins.

Enfin, concomitant au progrès moral et économique doit exister aussi le progrès artistique, intellectuel et scientifique. Il sera réalisé, ce dernier progrès, quand les cigales seront en nombre, quand elles seront libres des soucis souvent angoissants de la vie à gagner.

La richesse vient qui permettra aux spécialistes de vivre, de créer. Aussi, si d'aventure, une fourmi frappe à votre porte, donnez-lui ce qui est nécessaire à sa subsistance, et dites: "de grâce, dansez maintenant!"

Possédant ces trois forces, celles de l'intelligence, des muscles, du cœur, la latinité d'Amérique pourra jouer le rôle auquel la destinaient ceux qui héroïquement l'ont implantée sur nos rives.

PAUL FONTAINE.

Le dernier recensement décennal, celui de 1921, accorde à la province de Québec une population totale de 2,361,199 habitants comparée à 2,005,776 en 1911, soit une augmentation, au cours de cette décade, de 355,423 âmes. De prime abord, ces chiffres paraissent satisfaisants, mais ils offrent, à celui qui les étudie attentivement, une amère déception. Le tableau suivant indique le mal dans toute son étendue. Ce sont des chiffres tirés de l'ANNUAIRE STATISTIQUE DE QUÉBEC :

a) Immigrants enregistrés dans la province de Québec, de 1911, à 1921.

b) Excédent des naissances sur les décès dans la Province, de 1911 à 1921.

Années	a) Immigrants enregistrés	b) Excédent des naissances sur les décès
1911.....	28,418	(1) 19,285
1912.....	30,218	43,667
1913.....	48,307	42,889
1914.....	31,690	44,359
1915.....	6,587	47,341
1916.....	1,745	42,121
1917.....	1,605	44,880
1918.....	214	35,767
1919.....	1,272	44,911
1920.....	12,111	45,642
1921.....		(2) 27,658
Total.....	162,267	438,520

(1) Période de six mois seulement, pour concorder avec le recensement qui est inscrit en juin.

(2) En juin, il n'y avait pas encore d'immigrés d'enregistrés, c'est pourquoi on ne prend ici que le surplus de six mois.

Population d'après le recensement de 1911	2,005,767
Apport de l'immigration depuis dix ans	162,267
Excédent des naissances depuis dix ans	438,520
	<hr/>
Total	2,606,563
Population d'après le recensement de 1921	2,361,199
	<hr/>
Déficit	245,364

Si, à ce dernier nombre, on ajoute la différence entre le recensement fédéral de 1921 et la population donnée dans les rapports municipaux (1921) (1), soit 177,717 en plus, le déficit réel, en ces dix années, serait donc de (245,364 plus 177,717) 423,081 âmes. C'est dire que si nous avions gardé les nôtres, notre population eût été, en 1921, de (2,361,199 plus 423,081) 2,784,280 âmes, et la province d'Ontario n'aurait que deux députés de plus que celle de Québec, au lieu de seize qu'elle possèdera après la redistribution des collèges électoraux, basée sur le dernier recensement.

La conclusion à tirer du tableau à la page 400 c'est que nous avons perdu, en ces dix ans, tous les immigrés, soit 162,267 et près de 60% de l'excédent des naissances sur les décès. Nos berceaux ont à peine suffi à combler les vides créés par les déserteurs de la patrie: ils nous ont donné un déchet de naissances de 438,520 et il nous manque 423,081 sujets quand on fait l'appel des noms, ou plutôt quand le bilan démographique est dressé.

Serait-il possible de retenir tous ces pèlerins, de garder ici tous les nôtres? Certainement non! Mais nous pouvons, si nous voulons, non pas annihiler ce mal social, mais contribuer à l'amoinrir. Pour atteindre ce but, il faut de l'organisation. Voyons comment se pose ce problème complexe:

1. Pourquoi nos gens nous quittent-ils?
2. Où vont-ils?

(1) *Les Statistiques municipales* publiées par le Bureau provincial des Statistiques.

3. Que faire pour en retenir ici un plus grand nombre ?

Telles sont les questions qui se posent à l'attention de tous les bons citoyens et auxquelles nous essaierons de répondre ci-après, en nous appuyant sur la modeste expérience que nous avons des hommes et des choses de chez nous.

1.—*Pourquoi nos gens nous quittent ?*

Parce qu'un grand nombre d'immigrants, nouveaux venus, ne possèdent pas les qualités nécessaires pour réussir en cette province. Ils n'ont pas la préparation voulue. Ils manquent d'esprit d'initiative. Ils ne parlent pas notre langue; n'ont pas nos croyances; ils s'ennuient, se découragent, retournent dans leur pays natal ou traversent la frontière. Ils s'en vont parce que nous n'avons pas tenté de les aider, de nous les attacher, de leur faire aimer notre vie, de telle sorte qu'ils jettent en cette province de profondes racines; bref, qu'ils y fondent un foyer qui leur soit cher.

S'il n'y avait que les immigrants qui émigreraient, le mal serait moindre dans ses conséquences. Mais, les nôtres aussi nous quittent. Les statistiques citées le prouvent avec trop d'évidence pour le nier ni même le mettre en doute. L'immigration nous a apporté 162,267 étrangers en dix ans et notre déficit total s'élève à 423,081. C'est dire que nous avons perdu 260,814 des nôtres, au cours d'une décade, soit une moyenne de 26,000 par année. Voilà une preuve tirée des statistiques. En veut-on une autre? Je fais, deux fois l'an, le tour des comtés de Joliette et de Berthier. Dans chaque paroisse, les autorités locales se plaignaient, l'automne dernier, de l'exode des nôtres vers les autres provinces ou les Etats-Unis. Telle paroisse, 15 familles de parties, telle autre, 40 familles, et ainsi de suite. En octobre et en novembre, tous les jours les trains emportaient vers l'exil ces malheureuses familles, quittant la province

où elles auraient dû vivre heureuses et prospères. Plusieurs de ces familles reviendront peut-être, mais un bon nombre sont perdues à jamais pour nous. Si les pères et mères reviennent, les enfants, eux, ne reviennent presque jamais. Quelques mois de la vie des villes suffit, pour la masse, ou à peu de chose près, à la détourner de la vie paisible des champs.

Un bon vieillard d'une de nos paroisses rurales, qui est allé lui aussi, il y a quelque vingt ans, passer un hiver avec ses enfants, aux États-Unis, me disait, en parlant des familles qui nous quittent: "Elles ne savent pas le mal qu'elles commettent. Les vieux voudront revenir, après un certain temps, mais les jeunes, c'est fini, Ils feront comme les miens. Ils resteront là-bas, d'où ils reviendront en passant, mais toujours pour repartir. Vous dire combien nous l'avons regretté, ma femme et moi, ce voyage, c'est impossible! Nous le pleurons depuis vingt ans. Aujourd'hui, nous sommes vieux, rendus à bout de forces, incapables de rien. Eh bien! il faut vendre notre terre à des étrangers. Notre belle terre! Quitter notre chez nous, où nous avons vécu heureux et tranquilles, pour nous en aller mourir loin du pays qui nous est cher; loin de notre église; loin de notre cimetière, en exil, oui, en exil! Pourquoi? Parce que nos enfants y sont, et par notre faute encore."

Qui dira que ce bon vieux Canadien n'a pas raison?

Pourquoi, encore une fois, s'en vont-ils, les gens de chez nous?

Parce qu'ils veulent trop dépenser, j'entends les jeunes. Bon nombre ont travaillé dans les usines d'obus, durant les années de guerre. Ils y ont gagné beaucoup d'argent et aussi ils ont dépensé à pleines mains. Ils ont pris goût à ce genre de vie,—genre fou, s'il en est,—et ils veulent le continuer. Voilà pourquoi ils partent, ils sont forcés de s'exiler.

Ils partent parce que d'autres partent. Il faut le reconnaître, il y a de l'engouement dans ces voyages. L'exemple des autres est là, fascinant, entraînant. On s'étourdit dans le brouhaha de l'encan public. On croit réussir, faire de l'argent comme de l'eau. On reconnaît, un peu tard malheureusement, qu'on a laissé le bonheur pour le mirage.

Ils partent parce qu'il faut vivre. Ils ont contracté des dettes qu'ils ne peuvent payer. Les terres, les instruments aratoires, les automobiles, etc, étaient chers, très chers. Ils ont acheté quand même, croyant toujours en de très bonnes années. Deux mauvaises récoltes ont suffi pour arracher le voile des illusions. On ne peut plus joindre les deux bouts et alors on vend et l'on s'en va à l'étranger, l'on émigre.

Ils partent parce que avec une nombreuse famille, étant donné le haut prix des terres, dans les vieilles paroisses, un père ayant quatre ou cinq garçons ne peut les établir sur des fermes dans sa paroisse. On voudrait vivre ensemble. Les liens de famille sont si puissants qu'ils vendent la terre et émigrent en ville pour continuer à vivre sous le même toit. Quelle erreur! Trop tard, hélas! la déception viendra ouvrir les yeux d'un bon nombre de ces parents imprévoyants et présomptueux.

Ils partent parce qu'ils sont sur des terres pauvres, improductives, trop loin des centres industriels et commerciaux pour faire de la culture maraîchère. Ces terres pauvres les ont fait vivre tant et aussi longtemps que la famille était en bas âge, mais aujourd'hui que les enfants sont grands, capables de gagner, ils font encan, ils émigrent, se dirigent où il y a plus de "gagne".

Ils partent parce que, dans les années de crises comme celles que nous avons traversées récemment, les cultivateurs de routine trouvent que l'agriculture ne paie pas. On vend la ferme, on s'exile, croyant que la république voisine apportera remèdes à tous leurs maux.

2.—*Où vont-ils ?*

Il fait peine de le constater et encore plus de le dire, mais la majorité, la grande majorité de ceux qui quittent notre belle, grande et riche province de Québec, vont, non pas dans les autres provinces de ce pays, si bien pourvues aussi en richesses naturelles de toutes sortes, mais aux États-Unis. Ils s'en vont grossir le 1,500,000 des Canadiens français qui, eux aussi, nous ont quittés à diverses époques de notre histoire. La presque totalité de ceux qui nous quittent n'ont jamais entendu parler de patriotisme; bien au contraire, ils ont, tous les jours, sous les yeux l'exemple de l'égoïsme le plus étroit des classes instruites et dirigeantes. Il n'y a pas à le cacher, trop souvent ces classes manquent à leurs devoirs sociaux, à l'égard du peuple. L'exemple doit venir d'en haut.

Quelle influence exercerait en ce Dominion, notre riche province de Québec, si elle avait su garder tout son monde. Le miracle des 60,000 abandonnés de 1760 serait complet. Nous serions aujourd'hui au-delà de 4,000,000. Le tableau suivant souligne l'émigration du Canada aux États-Unis, des habitants de langue française, dans la dernière décade, soit un total de 178,719, ou de près de 18,000 par année.

*Emigrants de langue française du Canada passés aux
États-Unis de 1911 à 1920.*

1911	18,132
1912	18,382
1913	20,653
1914	18,166
1915	12,636
1916	19,518
1917	24,405
1918	6,840

1919.....	12,598
1920.....	27,390
	<hr/>
Total	178,719 (1)

En l'année 1921, il est passé aux Etats-Unis 15,906 Canadiens de langue française.

Je n'ai pu me procurer de données statistiques du rapatriement des Canadiens français des Etats-Unis au Canada, pour la même période. Si nous avions ces chiffres, nous pourrions indiquer nos pertes réelles de chaque année, mais bien peu des nôtres reviennent pour y demeurer.

3.—*Ce qu'il faut faire pour en retenir un plus grand nombre.*

Le problème est complexe. Il est plus facile de pérorer que d'organiser, de se diriger vers un but concret. Dans ce domaine social national, comme dans tout autre, il faut de l'organisation et de l'argent. Notre gouvernement provincial a parfaitement compris le devoir primordial de l'heure présente: fournir le nerf de la guerre pour retenir les nôtres cramponnés au sol. Grâce à sa sage prévoyance, il peut dépenser et dépensera l'argent à millions; sept millions pour la colonisation, sept millions pour la voirie, deux millions pour l'agriculture, trois millions pour l'instruction publique, etc. Très bien; jamais nous ne ferons trop pour garder les nôtres. La politique de toute administration honnête et sage c'est de prévoir l'avenir. Les hommes publics passent, mais leurs œuvres demeurent pour le bien-être des peuples qu'ils ont administrés. Les œuvres qui s'accom-

(1) Ces chiffres sont extraits des "Annual Reports of the Commissioner general of Immigration, to the Secretary of Labor" United States Department of Labour, Bureau of Immigration.

plissent présentement, en cette Province, sont les pierres d'assise d'un édifice national dont les architectes sont des hommes d'Etat au véritable sens du mot, puisque "gouverner c'est prévoir". Demain sera meilleur qu'aujourd'hui, croyons-nous.

Mais pour enrayer cet exode que faut-il faire tout d'abord? A mon sens, il importe d'organiser et de lancer une vaste campagne d'éducation et de persuasion. Que chaque région possède son missionnaire-colonisateur, dont la mission serait de rechercher et de diriger l'excédent de population des vieilles paroisses vers les centres de colonisation. Ces régions seraient, au préalable, organisées et préparées à recevoir les nouveaux défricheurs. Les chemins, les écoles, de modestes maisonnettes mêmes y seraient construites d'avance, avant leur arrivée; les lots, pour une bonne partie, prêts à recevoir les semences, c'est-à-dire ayant de 25 à 30% de défriché; le tout cédé à des conditions très avantageuses pour les colons. Le missionnaire-colonisateur grouperait dans chaque nouvelle paroisse les colons venant d'une même région. Par une active campagne, aidé de l'influence du curé, le missionnaire-colonisateur pourrait faire un recrutement plus grand qu'on ne le pense. Il verrait à organiser des excursions pour aller visiter les centres de colonisation offerts aux défricheurs. Au lieu de dépenser des sommes considérables pour activer l'immigration étrangère, qu'on dépense donc, ici, l'argent nécessaire pour l'établissement des nôtres, dans nos belles et fertiles régions propres à la colonisation. Ne serait-ce pas là pratiquer un patriotisme de bon aloi? "Emparons-nous du sol", telle devait être, suivant le conseil de sir Georges-Etienne Cartier, notre ultime occupation. Je le répète, grâce à la politique sage de notre Gouvernement, nous avons l'argent nécessaire; si nous le voulons, nous réussissons. Que les leçons du passé nous servent de remède. Sortons de notre torpeur morbide. Organisons la colonisation. Soutenons nos jeunes colons.

Aidons-les s'il le faut. Ayons pour eux plus que de la sympathie et de l'admiration. Que des sociétés de colonisation les assistent, les protègent, les guident.

Il faut rendre l'agriculture plus payante; trouver de nouveaux débouchés pour l'écoulement des produits du cultivateur; organiser, dans chaque paroisse, des coopératives d'achat et de ventes sur une véritable base d'efficacité; contribuer à l'établissement de caisses d'économie Desjardin; construire et maintenir des entrepôts propres à conserver les produits de la ferme; diminuer les taxes sur les instruments aratoires; favoriser, au moyen de primes, la construction de silos, afin d'abaisser le coût de l'hivernement des bestiaux; continuer et accentuer le travail d'éducation et d'instruction des agronomes; établir, dans chaque paroisse, une ferme modèle.

Il importe aussi de favoriser la fondation de centres industriels où les journaliers et les artisans trouveraient de l'emploi, afin d'y faire vivre leur famille et où les cultivateurs auraient un excellent marché pour leurs produits.

Si les villes ont besoin d'universités, d'écoles polytechniques, techniques, commerciales, normales, classiques, etc., les campagnes, elles, requièrent en plus des écoles primaires où les enfants puiseront les connaissances nécessaires à tout citoyen, dans la vie; des écoles moyennes d'agriculture où le fils de cultivateur apprendra le métier de la terre. Chaque comté devrait posséder au moins une de ces écoles.

Gardons les nôtres, en les éduquant, en les instruisant et en développant chez eux un sentiment de coopération, de patriotisme et d'entr'aide.

Gardons les nôtres, en les protégeant, en les aidant financièrement par l'expansion des caisses d'épargne et l'établissement des coopératives agricoles.

Gardons les nôtres, en organisant des centres de colonisation et en activant le recrutement des colons; en y dirigeant les fils de cultivateurs des vieilles paroisses.

Gardons les nôtres, en rendant l'agriculture de plus en plus payante, par une culture intensive et raisonnée, favorisant ainsi le développement des industries de village.

Gardons les nôtres en travaillant à l'organisation systématique de nos richesses, afin de provoquer une plus grande production et de meilleurs placements.

Gardons les nôtres en leur infusant la confiance en eux-mêmes, la persévérance dans l'effort et l'amour de l'étude qui enrichit le cerveau.

La province de Québec, notre petite patrie, de plus en plus forte, de plus en plus riche, de plus en plus instruite, atteindra ainsi ses destinées. Avec ses richesses naturelles, son territoire plus grand que maints royaumes, ses pêcheries, ses forces hydrauliques, ses forêts, ses voies de communications, son climat sain et vigoureux, notre province peut contenir et faire vivre heureuse et prospère, une population de plus de vingt millions d'individus.

Gardons les nôtres, tel est le mot d'ordre de la croisade qu'il faut entreprendre.

J.-Arsène Paquin, I.-E.

Joliette, 25 décembre 1922.



Peintres et Sculpteurs du Terroir

Conférence donnée par M. Hormidas Magnan à la clôture de l'exposition rétrospective des œuvres de feu Edmond LeMoine, organisée par la Société des Arts, Sciences et Lettres, le 26 novembre dernier.

(SUITE)

T. SÉBRON, artiste-peintre.

D'où venait ce peintre; où est-il né, et où est-il mort? nous l'ignorons. Maximilien Bibaud, dans son Panthéon Canadien, nous le signale comme peintre de grand mérite. Voici la description d'un tableau célèbre que Sébron fit en Angleterre à la demande du roi de Hollande. "Ce tableau, dit Bibaud, représente "la Famille Royale d'Angleterre".

"Le groupe se compose de la reine, du Prince Albert, et du chapelain qui s'avance au-devant d'eux la tête un peu inclinée. Sur sa figure le respect pour sa Souveraine s'allie bien à sa gravité et à cette expression de bonté et de mansuétude qui sied à son ministère. Derrière la reine, se trouve un autre groupe composé du Duc de Wellington, et de deux dames d'honneur, etc. Cet intérieur de chapelle gothique, bien pavoisé, est du plus bel effet; la lumière entrant par des vitraux colorés répand ses plus chatoyantes teintes sous ces voûtes imposantes; elle se joue dans les boiseries et les sculptures qu'elle estompe et auxquelles elle donne un magnifique relief".

C'est ainsi que deux artistes canadiens, Sébron et Falardeau, firent honneur à leur pays natal en Europe.

PAUL-GASTON MASSELOTTE, artiste-peintre

Ce peintre modeste et pourtant remarquable par ses œuvres, est né à Paris, vers 1848. Jeune encore, il manifesta des talents pour le dessin et la peinture. Au cours d'un voyage qu'il fit au Brésil, il a peint un grand nombre de paysages que des parents conservent à Paris.

Il vint au Canada en 1871 et s'établit à Québec, où il épousa, en 1872, une québécoise, Dame Joséphine Balté.

Dès son arrivée à Québec, jeune encore, il se livra à l'étude de la peinture pour laquelle il avait un goût prononcé. Il se fit bientôt remarquer et il eut de nombreux tableaux d'église à faire. Il réussissait aussi dans l'art décoratif.

L'église de Sainte-Anne-de-Beaupré, incendiée l'été dernier, possédait de lui

toute la vie de Sainte-Anne en tableaux. On conserve dans la famille une belle tête de Saint-Luc qui témoigne de sa bonne culture artistique.

Paul-Gaston Masselotte est mort en 1895, laissant pour lui survivre sa femme, deux filles et trois garçons. L'un d'eux, Antonio, a hérité des beaux talents de son père pour la peinture; il a déjà un bon nombre de toiles à son acquit et l'avenir lui réserve, sans doute, une carrière très féconde.

PIERRE GENEST, artiste-peintre et sculpteur

Pierre Genest s'est acquis une réputation enviable d'artiste et de sculpteur. Il naquit à Saint-Joseph-de-Lévis le 31 juillet 1844, du mariage de feu Pierre Genest, mesureur de bois de Québec et de Marie-Eulalie Foisy. Il fit ses études au collège de Sainte-Thérèse et devint, peu après, professeur de dessin au collège de Lévis, poste qu'il occupa jusqu'en 1872. C'est vers cette époque qu'il entra au service du Dépt des Terres. Il fut admis dans la Corporation des Arpenteurs en 1874. En 1888, il épousa Melle Cécile Mousseau, fille de feu M. le juge Mousseau, ex-premier ministre de cette province.

M. Genest avait des aptitudes pour la peinture et la sculpture. On lui doit une excellente carte de la Nouvelle-France, un buste de Crémazie, fait en 1882 un médaillon de l'ancien Lieutenant-gouverneur A.-R. Angers, ainsi que plusieurs autres médaillons et bustes. Il a aussi laissé un grand nombre de portraits des membres de sa famille et plusieurs paysages. Il est décédé à Québec, le 13 septembre 1901.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT, artiste-sculpteur

Ce sculpteur remarquable, dont notre province s'honore, a mérité une réputation mondiale. Disons tout de suite qu'il a laissé une œuvre impérissable qui rappellera à jamais sa mémoire.

Philippe Hébert naquit le 27 janvier 1850, à Sainte-Sophie-d'Halifax, dans le comté de Mégantic. En 1879, il épousait Melle Marie Roy, fille de M. Thomas Roy, de Montréal, qui lui survit, ainsi que ses fils, artistes aussi, Henri, sculpteur, et Adrien, peintre, ainsi que deux filles, Yvonne et Pauline.

Dès sa plus tendre enfance Hébert sentit naître en lui sa vocation d'artiste-sculpteur. Né rêveur, écrivait naguère de lui sir A.-B. Routhier, il préférait la solitude aux leçons de grammaire et aux jeux de l'enfance, et s'il échappait de l'école, on le voyait errer dans les bois et les montagnes avoisinantes de son village. Là, avec un couteau, il s'efforçait de sculpter dans le bois, les formes que son imagination lui suggérait. Dès l'âge de 6 ans, il avait commencé à sentir le besoin de produire et à éprouver cette souffrance de l'artiste de ne pouvoir rendre ce qu'il entrevoyait dans l'intime de son âme.

En 1869, il entendit l'appel fait aux Canadiens pour la défense de Pie IX. Il avait alors 19 ans. Il se joignit aux Zouaves et partit pour Rome.

C'est au cours de ce voyage, en visitant les musées, qu'il sentit se développer davantage son goût pour la sculpture.

Revenu au pays, il s'abandonna librement à son art préféré.

Le sculpteur Philippe Hébert est certainement, parmi les disparus, la plus grande figure du monde artistique canadien. Le rayonnement de son génie avait traversé les mers et il a reçu sa consécration par les gouvernements français, anglais et canadien.

Hébert était doué d'une puissance créatrice prodigieuse. Il a puisé dans notre histoire la plupart de ses inspirations et les figures qu'il a immortalisées dans le bronze appartiennent à toutes les époques. Ses œuvres sont nombreuses; depuis les premières jusqu'aux dernières, elles sont toutes remarquables. Il a gagné plusieurs prix et un grand nombre de médailles. Le monument Laval et la plupart des statues qui ornent la façade du Parlement raconteront longtemps aux générations futures la gloire de Philippe Hébert, dont l'inspiration était bien canadienne.

Philippe Hébert est mort à Montréal, le 13 juin 1917, emportant dans la tombe l'admiration et la reconnaissance du pays tout entier.

CHARLES GILL, artiste-peintre

Gill est peut-être une des figures d'artistes les plus remarquables et les plus sympathiques, pour ceux surtout qui ont eu le plaisir de vivre dans son intimité.

Charles-Ignace-Adélarde Gill naquit le 31 octobre 1871 à Sorel. Il était fils de Charles Gill, avocat.

Charles, comme on le nommait généralement, passa son enfance à Sorel, sa ville natale, chez son père, et à Pierreville, chez ses grands-parents, durant ses vacances.

Tout jeune, il fut l'élève des Frères, où, dès les premières semaines de classe, il manifesta un talent inné pour le dessin. En 1881, il commença son cours classique chez les Jésuites. En 1885, on le trouve au collège de Nicolet, puis, en 1887, à Saint-Laurent. Partout où il passa, il crayonna, esquissa des figures et des paysages et malgré tous ces changements de collège, ses talents ne cessèrent de se développer.

Il y a quelques mois à peine, M. l'abbé Olivier Maurault, de Montréal, a donné une intéressante conférence sur la vie et les œuvres littéraires et artistiques de Charles Gill. La forte étude de ce distingué conférencier est un bel hommage rendu à la mémoire de ce peintre-écrivain.

L'œuvre artistique de Gill est difficile à analyser puisque son activité de peintre s'étend sur une période d'une trentaine d'années. Quelques amis de ce peintre délicat ont organisé récemment à Montréal dans la Bibliothèque Saint-Sulpice, une exposition rétrospective de ses tableaux, dans le genre de celle que l'on vient de faire des œuvres de LeMoine. Pour beaucoup, pour les jeunes sur-

tout, ce fût une véritable révélation. Dessins de collégiens, études d'atelier, natures mortes, paysages, portraits, enfin compositions symboliques, chacun de ces genres étaient représentés.

Parmi les principaux tableaux de Gill nous aimons à signaler les tableaux suivants qui passeront certainement à la postérité: "La Beauté victorieuse du Temps," "Le rêve et la raison," "L'inspiration," "La partie d'échec ou le problème," un chef-d'œuvre, paraît-il, "Les lys d'eau," etc.

Après une maladie assez longue, qui interrompit ses travaux artistiques, il se mit courageusement à la besogne et peignit, de 1917 à 1918 plusieurs douzaines de paysages exquis.

Comme LeMoine, Gill s'est inspiré de la campagne, où il passait régulièrement quelques mois d'été. Il aimait les arbres, dont il comprenait l'âme, pour ainsi dire. Les saules, et les peupliers lui parlaient et il savait leur donner leur physionomie propre dans ses tableaux.

Il n'entre pas dans le cadre étroit de cette causerie de parler de Gill comme poète, car il le fût tout autant que peintre et peut-être plus.

A ceux qui voudraient connaître l'œuvre littéraire de Gill, nous leur conseillons de lire la belle étude que l'abbé Maurault a consacrée à ce peintre du terroir dans la "Revue Canadienne." Amateur de peintures, au goût éclairé et affiné, M. Maurault a signalé dans cette étude, en quelques notes justes et saisissantes, les beautés et le caractère général de l'œuvre de Charles Gill, artiste-peintre.

D'ailleurs, sa plume ne chôma pas davantage. Il fit du journalisme, intermittent, sans doute, mais il en fit, à "La Patrie," au "Journal," à "La Presse," aux "Débats," aux "Nationaliste," au "Terroir," (celui de Montréal), au "Canada," et ailleurs encore. Nous ne saurions l'oublier, car c'est dans une salle de rédaction qu'il rencontra Gaétane de Montreuil, (Melle G. Bélanger). Il l'épousa en 1902. Sa collaboration à ces divers journaux consistait en "Notes de la Semaine," "Impressions quotidiennes," "Critiques littéraires," "Critiques d'art," par un peintre, c'est rare, le tout dans une prose vivante, abondante et rythmée. Il livrait aussi au public des sonnets et parfois des fragments de grand poème qu'il tenait sans cesse sur le métier.

Gill mourut le 16 octobre 1918. Son ami Lozeau, poète et littérateur après avoir signalé sa grande sensibilité et sa simplicité d'enfant, ajoute: "De l'artiste, il avait les qualités et les défauts; insoucieux des choses matérielles, généreux jusqu'à l'imprudence, désintéressé, imprévoyant, passionné pour tout ce qu'il entreprenait, il s'est consumé rapidement."

La mémoire de Gill restera chère à tous ceux qui l'on connu intimement; c'est le témoignage d'un autre poète, son ami intime, M. L.-J. Doucet, de Québec.

EUGENE-ETIENNE TACHÉ, artiste-peintre et dessinateur

Eugène-Etienne Taché compte parmi les meilleurs dessinateurs que nous avons eus au pays. Il était artiste dans toute la force du mot. Il avait le sens artistique et on pouvait se fier à son bon goût.

Il naquit à Saint-Thomas-de-Montmagny, le 24 octobre 1836. Il était le fils de sir Etienne-Pascal Taché.

Eugène-Etienne Taché fut admis dans la Corporation des Arpenteurs en 1861, et huit ans plus tard, il devenait sous-ministre du département des Terres et forêts, poste qu'il occupa avec une ponctualité remarquable jusqu'à sa mort. Il avait épousé en premières noces Eléonore Bender et en secondes noces, Clara-J. Duchesnay, fille de M. le sénateur Antoine-J. Duchesnay.

M. Taché était en même temps peintre de bon goût. Sa famille conservent de jolies toiles, originaux et copies qui témoignent de ses talents artistiques.

Mais ce que nous aimons surtout à signaler, c'est l'œuvre artistique que M. Taché a laissée dans la bâtisse du Palais législatif. C'est lui, en effet, qui a dessiné la façade et qui y a introduit les armes de la province avec cette devise: "Je me souviens," devise dont il est l'auteur et qui était alors inconnue. Nous lui devons aussi les décorations intérieures et extérieures du Parlement. Les étrangers qui visitent le Palais législatif ne peuvent taire leur admiration devant ces décors.

M. Taché est mort le 13 mars 1912, à l'âge de 75 ans, emportant dans la tombe l'estime et l'admiration de ses compatriotes.

JAMES B. HANCE, artiste-peintre

Ce peintre remarquable vint à Québec vers 1865. Il avait choisi la paroisse du Cap-Rouge pour y établir sa demeure et son atelier. En 1895, il vint habiter Québec où il est mort en 1915. Il était anglais de naissance mais il était devenu bien canadien et attaché à sa patrie d'adoption.

Il a laissé un grand nombre de tableaux; c'était un paysagiste remarquable. Ses toiles se distinguent par un riche coloris.

JULES TACHÉ, artiste-peintre

M. Jules Taché était le fils de sir Pascal-Etienne Taché et par conséquent le frère de M. Eugène-Etienne Taché, ancien sous-ministre des Terres et forêts. Tous les deux ont laissé une belle réputation d'artiste.

Il naquit à Saint-Thomas-de-Montmagny, le 31 mai 1844. Il se livra à l'étude du droit qu'il abandonna en 1868 pour celle de l'arpentage. Devenu arpenteur en 1873, il fût nommé peu de temps après, dessinateur au département des Terres et forêts, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée en 1897.

M. Taché est l'auteur de plusieurs cartes régionales fort bien faites. Mais c'est surtout ses talents artistiques que nous voulons signaler. Sans le secours

d'aucun maître, par son propre penchant pour la peinture, il a pu faire de jolis tableaux qui révèlent un goût inné pour les beaux arts.

Entr'autres toiles de maître qu'il a copiées avec assez de succès, signalons "Une Scène arabe," de Lévy, "Un paysage norvégien," de Bourgeois, etc. En 1887, il a exposé plusieurs bons tableaux à une exposition locale à Québec, pour lesquels il a obtenu deux premiers prix.

L'œuvre de Jules Taché se compose d'au delà de cinquante tableaux: natures mortes, paysages, marines et portraits.

M. Jules Taché est mort le 20 mars 1897.

HENRI JULIEN, artiste-dessinateur

Monsieur Henri Julien naquit à Québec, en 1851. Il passa sa jeunesse à Saint-Timothée, comté de Beauharnois. C'est là, au contact de la vie champêtre, que son goût artistique se développa, prenant cette teinte de douce mélancolie que l'on retrouvera plus tard dans tous ses magnifiques dessins de scènes canadiennes. Car il fut pardessus tout un artiste du terroir, et la génération actuelle lui doit d'avoir fait revivre, avec Massicotte, le souvenir de la famille canadienne de jadis.

A 21 ans, il commençait sa laborieuse carrière d'artiste dessinateur. Il collabora successivement à l'"Opinion publique," au "Canadian Illustrated News," au "Monde Illustré," à l'"Album Universel," au "Star," de Montréal et à l'"Illustration de Paris," ainsi qu'au "Graphic," de Londres, etc.

Au lendemain de sa mort, M. G. Desaulniers faisait l'éloge suivant de cet artiste remarquable. "Il possédait un beau génie, tout de spontanéité et qui allait vers le nouveau et vers les relations secrètes des choses. Ce qui étonne, c'est cette maîtrise qu'il avait reçue, pour ainsi dire, avec la lumière du jour. Il tenait les rudiments de son art d'un maître ecclésiastique; pour le reste il s'est constitué lui-même son professeur. L'inspiration, l'étincelle apportée en naissant éclaira tout: son goût s'épura par l'observation et la rectitude naturelle; sa science du décor, de la charpente des êtres et des choses, de l'accessoire et, j'oserais dire, de l'ethnologie, est étonnante quand on songe aux milieux et aux circonstances où son talent, son style et sa verve se sont développés."

"Il avait un tempérament de maître. Il a été un dessinateur de terroir, il a peint les habitants plus vrais que nature. Par une faculté tout à fait phénoménale il a fait vivre, s'agiter, parler les êtres qu'il présentait. Son crayon rendait sa pensée aussi vite que son cerveau la concevait...."

Madeleine, Madame Huguenin, la sympathique chroniqueuse que tout Québec connaît bien, a fait de l'artiste Julien le portrait suivant:

"Personne mieux que Henri Julien n'aura compris et peint Baptiste, que cet artiste de chez nous, si sincère et si juste, dont le crayon nous resta constamment fidèle. Il fallait bien qu'il l'aimât, son habitant canadien, pour lui conserver dans

ses dessins, tout son caractère de finesse, son air bon enfant, facilement gouailleur, son apparence fruste et digne, sans jamais lui prêter la moindre allure ridicule, le moindre sens ironique. Le "Baptiste", de Julien, restera le type par excellence de l'habitant canadien, avec toute sa bonne humeur gasconne, son sourire finaud et roublard, mais combien sympathique".

Les amis de M. Henri Julien ont réuni en un album de luxe toutes les dessins de Henri Julien, dont le génie véritable fera école en notre pays.

Henri Julien, l'artiste incomparable, dont les œuvres faisaient l'admiration de tous les connaisseurs de notre continent, mourut à Montréal, le 17 septembre 1908, emportant dans la tombe les regrets universels du pays entier, et plus particulièrement de ceux qui l'avaient intimement connu.

LUDGER LAROSE, artiste-peintre

Larose est peu connu à Québec. Il est né à Montréal, le 1er mai 1868. C'est là qu'il fit ses études primaires aux écoles Sainte-Brigitte et de l'évêché.

En 1887, il partait pour l'Europe. Il étudia quelque temps à Paris, à l'Ecole des Beaux-Arts et à l'atelier de DeLaunay. Il eut aussi pour professeurs Moreau et Laurence. Après un séjour de deux ans à Paris, il se rendit à Rome où il remporta un premier prix de dessin.

Parmi ses principaux tableaux on nous signale quelques bonnes toiles qui décorent la chapelle du Sacré-Cœur à Notre-Dame. Il a peint un grand nombre de paysages remarquables par leur coloris, et plusieurs natures mortes d'une grande valeur artistique. Quelques-uns de ses tableaux se trouvent à Québec dans des collections privées.

Il fut professeur de dessin à l'Ecole du Plateau de 1894 à 1910 et professeur de peinture et de dessin à l'Ecole de Westmount de 1912 à 1915.

Il mourut à Montréal, le 13 novembre 1915, à l'âge de 47 ans.

BIRGE HARRISON, artiste-peintre

Ce peintre qu'on surnomma le "peintre des neiges canadiennes," à cause des jolis paysages qu'il a peints en hiver, naquit aux Etats-Unis. Comme le font tous les peintres de talent, il se dirigea vers Paris, la ville lumière sous le rapport artistique. Il étudia sous Chabanel, Durand et autres, et mérita une médaille au Salon de Paris, en 1890.

Plusieurs familles anglaises à Québec, où il vécut quelques années, possèdent de ses tableaux. Parmi ses œuvres mentionnons les tableaux suivants: "Moonlight from the Terrace," (Clair de la lune, de la terrasse de Québec), The "Ice harvest," (La récolte de glace), "Across the Saint Charles River," (La rivière Saint-Charles en hiver), "Sunset on the Saint Lawrence," (Coucher du soleil sur le Saint-Laurent) etc. Il est mort à Québec il y a une dizaine d'années.

J.-C. FRANCHÈRE, artiste-peintre

Le peintre J.-C. Franchère, qui a jeté un vif éclat sur la peinture canadienne, mérite certainement les éloges qu'on lui a décernés dans les journaux et les revues.

Nous connaissons peu de choses de son adolescence et des études primaires ou autres qu'il fit pour se préparer à la noble profession de la peinture. Il a étudié six ans à Paris à l'École des Beaux-Arts, sous la direction de maîtres tels que Jérôme. Il est mort à Montréal au mois de septembre 1920, emportant dans la tombe les regrets les plus sincères de tous ceux qui l'avaient connu.

Cet artiste, qui a parcouru toute la province en quête de jolis tableaux à saisir, nous l'avons vu souvent à Québec. En 1908, il exposait quelques-unes de ses toiles en notre ville, qui furent bien goûtées.

Nos campagnes l'ont souvent vu passer, sympathique et charmant, s'arrêtant là où un point de vue l'attirait, s'installant au travail et passant de longues heures en face de la belle nature, absorbé dans l'œuvre que les paysans regardaient avec une naïve admiration.

À l'instar de LeMoine, Franchère avait le souci de la vérité dans ses tableaux; il pratiquait le détail avec un soin qu'on a parfois trouvé exagéré. Qui pourrait lui reprocher cette habitude? Pendant que d'autres artistes bâtissent à grands coups de pinceau, tels les impressionnistes et les ultra modernes, Franchère finissait les tableaux qu'il avait imaginés, à coups discrets et menus et ne les abandonnait à l'admiration publique que lorsqu'il était convaincu d'avoir copié fidèlement la nature, telle que Dieu la montre à nos yeux.

L'œuvre de Franchère touche à plusieurs sujets. Il a fait bon nombre de portraits, mais un bien plus grand nombre de paysages. Thiéry, qui lui a consacré une élogieuse étude, dit qu'il eut aussi de beaux succès dans l'aquarelle. Ce genre de peinture, qui est un délassement où l'inspiration se réalise du premier jet, et où les impressions fugitives se fixent presque miraculeusement, avec toute leur fraîcheur, convenait bien à Franchère, et il y réussissait admirablement.

Nous trouvons dans l'œuvre de Franchère des toiles importantes parmi lesquelles il faut tout d'abord citer le "Marché Bonsecours", et de nombreux tableaux religieux remarquables par leur composition et l'élévation des pensées. Son œuvre est distribuée un peu partout. Nous la trouvons d'abord dans les églises où souvent nous reconnaissons, dans le tableau qui domine le maître-autel, la touche ferme de cet artiste trop poète pour n'avoir pas saisi tout le sens admirable de la beauté religieuse; nous la retrouvons au Parlement de Québec, dans la galerie de nos hommes politiques. Nous la trouvons encore dans un grand nombre de "Salons", de Montréal et de Québec, où ses tableaux mettent leur note de beauté et d'élégance et attestent du bon goût du peintre et de la distinction des intérieurs où on les rencontre.

ADOLPHE RHO, peintre et sculpteur

L'artiste Rho est mieux connu dans les districts de Nicolet et de Trois-Rivières où il a exercé sa profession.

Il est né à Gentilly, le 1er avril 1835, mais il a vécu surtout à Bécancour. Il est mort dans cette dernière paroisse, en 1905, laissant une nombreuse famille, dont un fils peintre et sculpteur.

Le peintre Rho était avant tout portraitiste. Un nombre considérable de portraits faits par lui figurent dans plusieurs presbytères du diocèse de Nicolet, ainsi que dans quelques foyers privés.

Comme sculpteur, Rho s'est acquis une réputation enviable.

DAWSON-WATSON, peintre et sculpteur

M. Fairchild, de Québec, nous a laissé quelques notes sur ce peintre anglais qui a fait un assez long séjour au pays et qui y a laissé une œuvre assez intéressante. Né à Yorkshire, en Angleterre, il passa, jeune encore, en France et y fit des études sérieuses en peinture. De là, il vint aux Etats-Unis, puis enfin à Québec, vers 1900.

Portraitiste et paysagiste, il se réclamait de l'Ecole moderne des impressionnistes. Il se servait avec un égal succès, dans ses tableaux, des couleurs à l'huile et à l'eau. Son talent d'artiste se manifesta surtout dans des dessins à la plume et dans des eaux-fortes. Dawson sculptait et ornait lui-même les cadres de ses tableaux.

ULRIC LAMARCHE, artiste-peintre

Ulric Lamarche, artiste-peintre, est peu connu à Québec. Nous n'en avons jamais entendu parler avant de lire la notice sympathique que Madeleine lui a consacrée l'an dernier dans un numéro de la "Revue Moderne". Et on dira, ensuite, à quoi bon les publications artistiques? Mais, à faire connaître les artistes, parbleu!

Lamarche naquit dans le sud africain de parents canadiens-français. Ses goûts artistiques le portèrent, jeune encore, vers Paris, ce centre intellectuel vers lequel soupirent tous les jeunes artistes véritablement bien doués, soit sous le rapport de la peinture, ou de la musique. Voir Paris, puis vivre ensuite dans des horizons élargis par l'étude des grands maîtres ou la vue des chefs-d'œuvre, voilà le suprême désir des jeunes et ils ont raison. Lamarche sut profiter de son tour d'Europe.

Après avoir parcouru la France, il revint au Canada, accompagné de la fidèle compagne de sa vie, et se consacra à la peinture. Ses toiles superbes enrichissent quelques-unes de nos collections canadiennes. Leurs propriétaires ne les céderaient pas aujourd'hui pour beaucoup.

Les tableaux de Lamarche sont l'expression d'un talent personnel où vit vraiment une intelligence supérieure. Madeleine nous dit, en son langage imagé,

‘qu’il aimait les beaux paysages où chante la nature en fleurs, les champs arrosés de soleil, ou s’élèvent les blondes moissons qui se confondent avec des taches de verdure, etc.’

Cet artiste assiffé d’icéal est mort dans tout l’épanouissement de son beau talent de peintre, au mois de mars 1922.

EDMOND LEMOINE, artiste-peintre

Edmond LeMoine, qu’une mort prématurée a si subitement enlevé à l’affection des siens, voilà déjà un an, naquit à Québec le 28 octobre 1877. Il était le fils de feu M. le notaire Edouard LeMoine, et de Dame Victoria Buies, sœur du regretté Arthur Buies. Le 27 décembre 1921, il avait épousé Mademoiselle Hortense Charlebois, fille de M. le notaire J.-A. Charlebois, de Québec.

Edmond Lemoine fit ses débuts dans la peinture à l’atelier de Charles Huot. En 1898, il partait pour l’Europe. Il séjourna deux ans en Belgique et y décrocha un premier prix à l’Académie des Beaux-Arts d’Anvers, dirigée par Julien de Vriendt.

Il fit un deuxième voyage en Europe en 1913, et à son retour à Québec, il fut nommé professeur de peinture et de dessin à l’Académie des Beaux-Arts. C’est dans ces fonctions, au beau milieu d’une carrière pleine de promesses, de brillant avenir, que la mort le surprit le 9 janvier 1922, au retour de son voyage de noces, laissant une jeune épouse dans le deuil le plus profond et un grand nombre de parents et d’amis vivement affectés par cette mort imprévue, laquelle fut pour tous une douloureuse surprise.

L’œuvre d’Edmond LeMoine est considérable et vraiment intéressante. Les milliers de visiteurs qui sont passés dans la grande salle du Séminaire de Québec, au mois de novembre dernier, pour admirer l’exposition rétrospective de ses tableaux, ont été surpris et à bon droit, du nombre vraiment extraordinaire de ses toiles, comme de leur valeur artistique.

LeMoine était un travailleur persévérant. C’était surtout un modeste. D’une nature plutôt timide, il n’aimait pas à se produire et c’était en général ses intimes qui le décidaient à exposer ses tableaux. Il avait horreur de la publicité et cependant il fallait bien y recourir, ce qu’il fit toujours avec répugnance.

Madeleine (Madame Huguenin), de sa plume délicate et sympathique, a fait de LeMoine un tableau qui le peint bien, non seulement dans son enfance, mais encore au cours de son active carrière qui couvre près d’un quart de siècle. On voudra bien nous permettre la citation suivante: ‘Je le connaissais depuis l’enfance. Nous avons vécu, ses sœurs, lui et moi, des vacances inoubliées sur les bords de la petite rivière Malbaie, tourmentée et gracieuse. Ce qui explique que nous trouvons dans ses œuvres un grand nombre de paysages de cette belle région.

‘Le petit garçon doux et rêveur qui, du fond de notre vallée étroite, s’abimait dans la contemplation des cimes laurentiennes, et qui, fuyant nos jeux tapageurs de petites filles, allait se cacher dans quelques retraites choisies, pour crayonner

les furtifs dessins où déjà se fixait sa vision d'artiste, ne se fâchait jamais et souriait sans cesse à nos tyrannies et à nos malices. Nous le bousculions volontiers pour l'arracher à ses méditations et le pousser dans nos jeux où il devait jouer les multiples rôles de mari, de père, de cousin et de... cavalier. Mais, si nous voulions, au cours de ces jeux, l'utiliser comme domestique, il frémissait d'indignation. Tout le sang des LeMoine, des d'Estimauville et des Buies protestait et le garçonnet complaisant et docile se butait à nos raisonnements, à nos colères et à nos repréailles. Rien ne l'aurait fait descendre et toute sa vie il ne fit que s'élever au-dessus des vulgarités, des laideurs et des mesquineries, poursuivant le rêve de son enfance et, toujours perdu au fond de la vallée, il contemplait les cimes et reflétait ensuite, avec son pinceau, sur la toile, leurs splendides spectacles. Nous avons de cet artiste, mort trop tôt, des tableaux d'une vérité profonde, d'une grâce distinguée. Il avait eu pour professeur le grand peintre québécois Huot, auquel il avait voué une admiration sans bornes; il avait également étudié sous les meilleurs maîtres français et travaillé dans tous les musées célèbres de l'Europe. De retour au pays, il se consacra entièrement à son art et c'est dans l'expansion la plus ardente et la plus noble de son talent que nous voyons le pinceau tomber de sa main, ses yeux se fermer et sa vision se voiler de crêpe.

"Sur la tombe de cet ami délicat et charmant, dont la pensée se mêle à mes jolis souvenirs d'enfance, je m'agenouille, triste et lasse, de toutes les années qui ne reviendront plus."

Comme ce portrait est bien fidèle et comme ceux qui l'ont connu doivent bien reconnaître la bonne figure de LeMoine dans ces lignes si sincèrement tracées.

LeMoine aimait à rendre service aux confrères; il s'intéressait surtout à ses élèves; il suivait avec un grand intérêt le mouvement artistique qu'il aurait voulu plus universel et plus encouragé à Québec.

En 1895, de concert avec MM. Charles Huot, Ivan Neilson, Frank Carrel et autres, il aida à la fondation de la "Société des Artistes de Québec," qui devint plus tard la section artistique de la "Société des Arts, Sciences et Lettres", de Québec. Cette dernière société, on le sait, a pour but de faire connaître les talents naissants, par une réclame discrète, au cours de séances publiques, etc. Le titre que cette Société a donné à la revue qu'elle publie, "Le Terroir", explique bien le but tout patriotique qu'elle poursuit. C'est ce que M. LeMoine a bien vite compris en acceptant de devenir l'un de ses membres les plus dévoués.

En 1920, M. LeMoine prit une part très active à l'Exposition de peintures qui eut lieu à l'Académie Commerciale de Québec. Depuis plusieurs années, M. LeMoine était invité à collaborer aux grandes expositions de peintures qui ont lieu annuellement à Montréal, Québec et Ottawa.

Il jouissait dans notre province d'une réputation très enviable d'artiste de bonne valeur.

En 1911, quand fut installé à Québec le monument en l'honneur de Montcalm, grâce à un comité québécois dont M. Georges Bellerive fut le secrétaire général

dévoué, M. Edmond LeMoine fut chargé de peindre un des coins de la ville de Québec, (L'Anse de Wolfe), ce qu'il fit avec un rare bonheur. Cette peinture était destinée à être offerte en souvenir au "Comité français de Vauvert", qui avait donné si généreusement à la ville de Québec une réplique du beau monument qu'il venait d'élever dans la ville natale du grand vaincu de 1759.

Voici ce que M. Paul Chabert, membre du Comité français et architecte de la base du monument Montcalm, écrivait à M. Bellerive:

"Je ne saurais trop vous remercier, vous et le Comité canadien, des éloges que vous voulez bien m'adresser et du merveilleux témoignage de sympathie qui les accompagnent.

"Vous ne pouviez choisir un sujet qui me fût plus cher que l'image des plaines d'Abraham, témoin glorieux du combat où s'illustrèrent à la fois Wolfe et Montcalm.

"Je vous avoue, mon cher Monsieur, que ce n'est pas sans émotion que nous contemplons le théâtre de l'héroïque résistance pour la suprême défense de Québec et de la Nouvelle-France.

"Cette toile m'est aussi précieuse comme artiste. J'ai trouvé là une œuvre sobre et forte, sans détails inutiles, mais qui m'a paru traitée avec une exactitude d'observation, une précision et une richesse de coloris vraiment remarquables.

"C'est là une œuvre de premier ordre et si l'artiste de talent qui en est l'auteur, veut bien me le permettre, je me ferai un devoir, en ma qualité de membre de la "Commission des Beaux-Arts," de faire exposer pendant quelques jours, dans notre Musée, cette belle peinture, afin de permettre à tous nos concitoyens de Nîmes de venir l'admirer."

Nous aimons à faire remarquer que LeMoine aimait son art avec passion. Il s'y était consacré tout entier. Combien de fois nous avons causé ensemble de sa noble profession, pour laquelle il avait le plus grand respect. Il estimait que l'art de peindre est un don céleste. Et qu'est-ce, en effet, que l'art qui a pour ami les poètes, les orateurs, les littérateurs, les sculpteurs, les peintres, les musiciens, voire même les savants?

Tolstoï nous dit, quelque part, que l'art de peindre est, sur la terre, un noble moyen mis à la disposition des hommes pour se communiquer leurs plus nobles pensées. C'était aussi la pensée de LeMoine. En 1921, il écrivait à une amie qu'on devine aisément: "Depuis mon arrivée, je suis tout à mon art, depuis le matin jusqu'au soir. J'étudie l'œuvre de Dieu dans sa merveilleuse nature, je l'observe, après quoi, je me recueille pour méditer sur la beauté d'un motif, pour ensuite en faire la synthèse dans un tableau, et ainsi traduire au public mon émotion artistique".

En effet, n'est-il pas vrai que l'art est une faculté esthétique donnée à l'homme par Dieu, comme un don excellent, qui est comme une participation avec son souverain pouvoir créateur?

Edmond LeMoine a laissé plus de trois cents tableaux, sans compter un grand nombre d'esquisses. Parmi des tableaux, on remarqua plusieurs portraits excellents, un bon nombre de paysages et d'intérieurs canadiens, etc.

L'œuvre de LeMoine vivra. Ses portraits et ses nombreux paysages rappelleront à jamais sa mémoire de bon peintre du terroir.

REFLEXION

Une réflexion, en terminant: si le coup d'œil que nous venons de jeter sur la peinture canadienne offre un intérêt aussi considérable, quel sera celui que nos successeurs pourront faire dans quelque 25 ans, sur l'œuvre des artistes, peintres et sculpteurs, qui brillent actuellement dans la province de Québec et dont nous sommes justement fiers? Nommons de mémoire, en suivant l'ordre alphabétique: dans la peinture: Aubin, Ernest; Barnes, W.-M.; Beau, Henri; Bell-Smith, F.-M.; Caron, Paul; Coburn, F.-S.; Contant, Edgar; Côté, Suzor; Cullen, Maurice; de Belle, C.-E.; Delfosse, Georges; De Nevers, L.; Des Clayes, Alice; Des Clayes, Berthe; Des Clayes, Gertrude; Drummond, Arthur; Duquet, Georges-Henri; Dyonnet, Edmond; Faniel, Alfred; Fauteux, Claire; Fréchette, Marie-Marguerite; Gagnon, Clarence A.; Garneau, Elzébert; Gault, Georgina-M.; Gignac, Marie-Louise; Graham, James-L.; Hamel, Eugène; Hébert, Adrien; Hewton, R.-S.; Huot, Charles; Jackson, A.-W.; Johnstone, J.-Y.; Jutras, Joseph; Leduc, O.; Lemieux, Emile; Maillard, C.; Manly, C.-M.; Masselotte, Antonio; May, H.-Mabel; McNicoll, Helen G.; Meux, G.; Montizambert Béatrice; Morrice, G.-W.; Neilson, Ivan; Périgard, H.-R.; Poirier, Narcisse; Proulx, P.-O.; Raine, Herbert; Saint-Charles, J.; Simpson, Chs-W.; Tulley, Chs; Woodcock, P.-F., etc.

Dans la sculpture: Angers, Henri; Aubin, Ernest; Bailleul, Jan; Bouchard, Marie; Gauvin, H.; Hébert, Henri; Jobin; Laliberté, Alfred; Loring, Frances; Maupas, E.-M.; Nolin, Alice; Provost, Alyre; Sciortino, F.-S.; Soucy, Elzéar; Coté, Suzor; Wilson, P.-R., etc., et un grand nombre d'autres artistes, jeunes gens et jeunes filles dont les débuts laissent entrevoir une belle carrière artistique. Et nous ne mentionnons pas ici ces artistes modestes, et en grand nombre, qui se recrutent dans les communautés religieuses et à qui il n'a manqué que des leçons de maîtres et un tour d'Europe pour prendre place parmi nos bons peintres du terroir

Et nous nous hâtons d'ajouter que les écoles spéciales de nos jours qui ont reçu un si généreux encouragement de la part de l'honorable Secrétaire de la province, M. L.-A. David, en particulier les Ecoles des Beaux-Arts de Québec et de Montréal, sont un beau témoignage du réveil artistique en notre province.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, et c'est par là que je termine, avon-nous une école canadienne de peinture et de sculpture en notre province?

Les œuvres de nos artistes disparus le proclament hautement et la pléiade d'artistes que nous avons en ce moment en notre province en est le témoignage le plus éclatant.

Grand'maman

Suivez les rayons du soleil : c'est la fin d'une belle journée d'automne. Jetez un coup d'œil dans cette vieille maison de pierre grise, par cette fenêtre, à gauche, et vous croirez tout-à-coup transporté dans un temps lointain et vague, si vague et si lointain qu'il semble ne jamais avoir été vécu. La pièce est tendue de tapisserie à ramages clairs sur fond rouge; et il y a des tentures de velours cramoisie. L'ameublement est de crin tendu sur noyer fouillé au couteau.

L'air antique, elle aussi, dans sa robe d'il y a vingt ans, les cheveux blancs et lissés, enfermés dans sa coiffe de dentelle, une vieille est assise, pensive. Elle se tient droite, encore qu'elle ait vu soixante-quinze fois le retour de l'hiver.

De ses doigts décharnés, elle feuillette un album usagé à fermoir de vieux cuivre. Parvenue au dernier feuillet, d'un air de plus en plus songeur, elle referme l'album, Elle pense : la vie, pour elle, n'est-elle pas aussi un vieux bouquin dont il ne reste que très peu de pages à tourner? . . .

Elle se lève et, involontairement, va se regarder dans la grande glace de la pièce; oh! quelle mélancolique vision! . . . Comme toutes les vieilles gens, elle se met à penser tout haut.

“Est-ce là bien toi, Bérénice qui es là? toi dont la beauté fit, jadis, sensation même parmi tes rivales? Que j'en ai vu, sur ton passage alors, des sourires d'envie . . . et maintenant? Où sont tes beaux cheveux d'ébène bien tirés dans la résille, si fins, si soigneux. Qu'est devenu le minois jeune et rieur d'autrefois? Ce parchemin est-il bien la satinette d'antan? Comment de tes yeux profonds de jadis sont disparus les diamants noirs qui en faisaient l'éclat? Seules vraiment, les dents sont restées blanches et belles.”

Et souriant, encore qu'elle en eut peu le cœur, la vieille laissa voir sur la glace, dans toute leur splendeur les belles perles blanches, dernier vestige de sa beauté.

De petits coups discrets sont frappés à la porte. Madame Livoire est si profondément médiative qu'elle n'entend pas :

“Grand'maman doit dormir”, fait à mi-voix une fillette qui vient de passer par la porte entrebaillée.

—Ah! c'est toi, Luce? fait la grand'mère, Tu as fait une belle promenade?

—Très jolie, grand'mère, répond l'enfant levant sa frimousse éveillée... Tiens, regarde ce que je t'ai apporté.

Et la fillette dépose avec grâce sur la table un superbe bouquet de fraises qu'elle avait dissimulé derrière elle.

“Mais qu'as-tu donc, grand'maman?” demande-t-elle tout sérieuse. Tu es toute triste, et regardant de ses grands yeux rêveurs et l'aïeule et les fraises... Est-ce que ma figure serait barbouillée?

Et d'un geste tout féminin, la petite, hissée sur un fauteuil, se regarde, elle aussi, dans la glace.

“Mais dis donc, grand'maman, qu'est-ce que j'ai donc?”

—Rien, rien, enfant, que tu puisses comprendre, répond la vieille, en enlevant le chapeau de la petite.

“Vois-tu, mignonne, je pense au temps où j'étais comme toi; et cela me rend triste.

—Ah! je sais, grand'mère, cela t'ennuie de ne plus danser à la corde?

—Oui, en effet: j'ai peut-être mieux dansé que toi. Et moi aussi! alors, j'avais de beaux cheveux comme les tiens, et il y a toute une vie entre ta bouche riieuse, tes bonnes joues rouges, et mes rides profondes.

—Vrai, grand'mère, tu avais les cheveux blonds comme les miens, demande la fillette en lançant un coup d'œil au miroir.

—Non, pas blonds, noirs. A part cela, on dit que je te ressemblais. . . Mais viens, nous allons deguster tes fraises.

—Non, pas à présent.

De ses petites mains mignonnes, elle prend la tête de l'aïeule :

“Tiens, regarde-toi dans le miroir, grand'maman. Il me semble que si tu étais brune tu ne serais pas aussi belle. L'autre jour, j'ai dit à Marguerite que sa grand'mère n'était pas aussi belle que la mienne parce qu'elle avait les cheveux noirs. Tu vois !. . . Mais pourquoi regrettes-tu ce temps-là, grand'mère; moi, je te trouve si belle aujourd'hui, l'air si bon que je voudrais te manger.

Et la fillette embrasse éperduement sa grand'mère sur ses vieilles joues flétries.

Et, depuis, l'aïeule, chaque fois qu'elle voit se refléter dans la glace cette “vision d'aurore et de soir”, ne pense plus à regretter sa beauté d'enfance; elle pense qu'il y a quelque chose de plus éternel: c'est la bonté.

CLAIRE PAQUET.

De l'Académie Saint-Louis du Bon-Pasteur.



COIN DES MUSICIENS

Par
RAOUL DIONNE

Le 12 décembre dernier, a eu lieu, à la salle des Chevaliers de Colomb, un concert au bénéfice de l'Œuvre de Jeunesse de St-Roch. Nous avons eu le plaisir de saluer, ici, deux charmantes artistes candiennes-françaises, Mesdames Adjutor Morency et G. Talbot-Robitaille. Madame Morency a chanté, comme toujours d'ailleurs, avec un grand sens artistique et une délicieuse musicalité. Son interprétation de "La lune, de Barbirolli et "Le Miroir, de Ferrari," lui a valu de chaleureux rappels très mérités. Madame Talbot-Robitaille a une excellente technique et un doigté délicat. Messrs J.-A. Savard, Maurice Dion, Jean Anctil et Raoul Dionne ont aussi contribué pour une large part au succès de cette soirée. Mesdames P. Morency et J.-A. Savard ont tenu le piano d'accompagnement.

o—o—o

Le Club Musical des Dames a donné son concert régulier le 10 janvier dernier. Madame Léopold Fortier, de Montréal, était la soliste; au programme, des pièces de Haendel, Laliberté, Bachelet, Debussy, Samazeuilh, Grieg, Wagner. Nous voyons, par cette énumération, que Madame Fortier est moderne. Elle chante de la musique très difficile. Mais nous avouons la préférer dans la mélodie. Elle a fait montre d'une grande musicalité, et sa voix, bien posée, a des demi-teintes charmantes. "Japonnerie" chantée entièrement dans le masque, a été la chose la plus agréable de tout son programme. Mademoiselle Lucienne Bergeron, que nous avons déjà entendu au dernier concert de la Société des Arts, Sciences et Lettres, a obtenu un joli succès dans "Polichinelle" de Rachmaninoff, et "Etude Opus 10, No 4," de Chopin. Assistance nombreuse et... retardataire.

o—o—o

Le 18 janvier, toujours à la même salle, Germaine Malépart, pianiste, et Louis Gravel, baryton bien connu, ont donné un des plus jolis concerts de la saison. Disons immédiatement que Mademoiselle Malepart est une grande artiste. Et puisque nous la considérons comme telle,—car depuis Cortot, nous n'avions pas entendu aussi bien jouer du piano,—disons l'enthousiasme qu'elle a soulevé, grâce à un sens artistique développé à bonne école, sa compréhension des œuvres qu'elle interprète, son jeu simple et délicat. Les délicieuses scènes d'enfants de Schumann, le concerto italien de Bach, et surtout la nocturne Opus 62 No 2, de Chopin, que nous entendons trop rarement, et la Seguedille d'Albeniz, donnée en rappel, après la Rhapsodie de Listz, toutes ces pièces ont été jouées en artiste. Monsieur Gravel a une belle voix de baryton, bien posée, d'un grand registre et il dit fort bien, surtout la mélodie. Nous lui trouvons cependant une légère tendance à chanter vite. Comment se fait-il que le public ne se soit pas rendu en plus grand nombre à ce concert? Va-t-il falloir que nos artistes changent leurs noms ou ajoutent une finale en "skoff" ou en "ski"? C'est désolant, quand il s'agit des nôtres, de constater l'apathie du public.



REVUE DES LECTURES

Par DAMASE POTVIN

Il semble que ce soit dans la poudrière cinglante de nos rudes tourmentes d'hiver que fleurit, chez nous, le printemps de la librairie. Depuis le début de l'automne, des piles de nouveaux livres s'accumulent de plus en plus hautes sur les tables de nos librairies. C'est en lisant quelques-uns de ces nouveaux parus que l'on entend le vent hurler dans les fenêtres, que l'on voit la neige quelquefois se disputer avec la pluie, l'une et l'autre, l'instant d'après, chassées par un débonnaire soleil qui, pendant quelques heures, fait tout ce qu'il peut pour accomplir œuvre de printemps.

Le temps, le ciel, la nature, nous donnent, eux aussi, leurs œuvres aux péripiéties innombrables. L'imagination, semble-t-il, appartient même aux choses, alors que quelquefois, elle est bien pauvre chez les gens.

Et, à propos de l'imagination, du moins dans la littérature, j'ai devant moi les deux derniers romans canadiens-français éclos depuis les neiges: *Marcel Faure*, de Jean-Charles Harvey, paru à Québec, et *L'Appel de la Race*, par Alonie de Lestre, publié à Montréal. Loin de moi cependant la pensée de comparer ces deux productions tellement différentes par le fonds et par la forme et qui ne se ressemblent pas plus, à aucun point de vue, que le jour ne ressemble à la nuit. Si je les rapproche c'est d'abord à cause de leurs dates de publication assez voisines et c'est aussi à propos de ce rôle de l'imagination dans la littérature dont je viens de parler.

Encore une fois, sans faire la moindre tentative de comparaison, je tiens simplement à noter qu'au point de vue de l'imagination autant *Marcel Faure* en est farci, autant *L'Appel de la Race* en est dépourvu. Est-ce un défaut chez le premier et une qualité pour le second et vice-versa? Naturellement, tout dépend du point de vue où l'on se place aujourd'hui pour étudier le roman.

Certes, il est nécessaire d'insister sur le rôle de l'imagination dans le roman; il faudra toujours considérer que la qualité foncière de l'œuvre d'imagination, c'est d'être, en effet, une œuvre d'imagination. Le roman doit être romanesque. Il n'y a pas de vrai roman sans l'invention. La psychologie arrive ensuite et l'on ne doit pas la chercher. Elle vient ou elle ne vient pas. Si elle vient elle "engraisse" les personnages, mais s'il n'y a qu'elle le roman disparaît et il ne reste plus qu'une monographie ou une autobiographie.

D'un autre côté s'il faut de l'imagination à un roman, il y a aujourd'hui une forte tendance à l'autobiographie, à la biographie tout court, ou, en général, au roman à clé, bref, aux notes et aux impressions personnelles signées du nom de

l'auteur. Une foule de lecteurs éprouvent de l'ennui à lire des histoires de pure invention et recherchent plutôt le document direct, personnel, humain, fourni par l'auteur.

Ainsi donc tout dépend du genre qu'on affectionne pour juger si la pléthore de l'imagination ou son absence dans un roman est un défaut ou une qualité dans l'un ou l'autre cas.

De longs articles ont déjà été écrits sur *L'Appel de la Race* et sur *Marcel Faure*. On a même tout dit de ces deux romans. Aussi, n'aurai-je pas la prétention d'y aller de mon "étude". Je veux me contenter de jeter simplement au hasard, sans floriture et sans liens, ce que j'ai noté au long de la lecture de ces deux romans.

* * *

L'Appel de la Race—La publication de ce roman eut été un bel évènement littéraire chez nous si l'auteur avait su dompter cette passion violente, perturbatrice, malfaisante, qui naît de la réponse trop irréfléchie à un appel trop vibrant de "la race", sur un théâtre où deux races sont appelées à vivre en harmonie. De là une première invraisemblance, un procédé enfantin dans ce roman : d'un côté, celui de la race, tout est parfait, sublime ; de l'autre, tout est ignoble, malséant ; ici, tout est patriotisme ; là, tout est goujaterie. Voilà qui ne se passe assurément pas ainsi dans la vie.

Et malheureusement l'on ne peut pas dire que ce soit là un effet d'imagination. L'auteur fait trop sentir qu'il s'agit de réalités. La situation se complique donc d'une déviation de la vérité, du réalisme, de la vie.

Et puis, mon Dieu, ce thème si touchant par lui-même, sur lequel l'auteur a voulu broder la trame de son histoire, est assez consolant, assez fortifiant, assez rassérénant, sans apporter ces poignées de "cheveux de l'âme" coupés en quatre, sans ces sensations psychologiques raciales anormales sur lesquelles on épilogue à perte de souffle, ces sophismes de passions de race surchauffées que l'on gonfle en thèses d'une puériorité vieillotte dont on sait les conclusions malfaisantes dans la pratique et que l'on tire à plaisir. Vrai, nous préférons, en fin de compte, des fictions exaltantes à ces enlisantes mélancolies, à ces "scènes réelles" forcées que l'on prétend tirer d'un chapitre d'histoire contemporaine que l'on triture de manière à donner raison à la thèse que l'on pose. Si parfois des esprits chagrins sourient à telle invention téméraire, à telles véhémences de sentiments, combien préférons-nous ces amusettes à ces conclusions trop fictives d'un drame réel monté en thèse.

Et puis encore, trop de personnalités, vraiment, dans ce "roman à clé" dont on peut se servir pour ouvrir l'âme et le cœur de personnages qui ne sont pas encore disparus ou qui viennent seulement de partir. L'auteur va même jusqu'à les désigner par leur nom véritable avant que l'histoire ait porté sur eux le jugement définitif qui permettra d'épiloguer sur leurs actes. De bien camper ces héros véridiques, c'était là une tâche énorme où pouvait s'érousser le sens délicat de l'âme, même en cherchant à charpenter, aussi fictivement que possible, et en

donnant des noms réels, un drame vital dont certains épisodes ne sont pas très éloignés du roman-feuilleton.

Bref ! Alonie de Lestre a mis comme la cruauté du chat à ouvrir à coups de griffes des consciences bien closes et à déchiqeter des âmes ; il y a mis cette conscience heureuse que mettrait le renard à écharper des poules. Et nous pensons que cette figure s'appliquerait tout spécialement au Père Fabien qui y va assurément, à l'endroit de la famille, avec une désinvolture et une rondeur qui peuvent rendre assez perplexes les maris dont les femmes sont d'une race différente, ce qui peut arriver assez fréquemment dans un pays bilingue.

Quand on viole aussi facilement la famille, on conçoit difficilement que l'on puisse respecter la patrie, même la patrie aussi étroitement formée que celle qu'imagine l'"historien" Alonie de Lestre.

Voilà les quelques réserves que nous tenions à faire à l'endroit de *L'Appel de la Race* et que d'autres ont faites, d'ailleurs.

Avec plusieurs de ces derniers, nous sommes d'accord pour exprimer notre plus entière admiration à l'endroit des pages superbes, nombreuses, que contient *L'Appel de la Race*, lesquelles, dans une anthologie, seraient à leur place à côté des plus belles de certains maîtres. Il y a, dans quelques descriptions, une concision incomparable, un réalisme étonnant, et dans quelques dissertations des délicatesses d'idée d'une fine touche. Il est vrai que les dialogues, de facture souvent enfantine, ne brillent pas toujours par le naturel encore qu'ils soient d'une remarquable pudeur de style.

En général, ce style de *L'Appel de la Race* a comme une sorte d'origine rustique, raffinée, certes, par l'habitude de la vie littéraire, mais ayant pour bases morales de solides et rudes attaches campagnardes. Ah ! que nous gâte en fin de compte cette belle œuvre de littérature, la thèse forcée et invraisemblable qui nous l'a valu !

* * *

Marcel Faure—Tel qu'il est—moins ses trop nombreuses fautes typographiques—le roman de Jean-Charles Harvey, paru en France, eut passé, sans trop attirer l'attention, parmi les meilleurs des quelques centaines qui apparaissent durant l'année, à la devanture des libraires. Rien ne le distingue comme roman d'inspiration étrangère à l'école générale française moderne ; rien de rare, d'exceptionnel pour l'école française. Comme la plupart des romans modernes, ce sont des notations, des instantanés, de l'anecdote et du fait divers. Car le roman moderne, s'il est "innombrable", comme le "cœur" de madame de Noailles, ne varie guère.

Marcel Faure est de cette école uniforme qui consiste à inventer des personnages placés dans la réalité, sans, comme autrefois, que ces personnages soient en dessus et en dehors de la réalité. Plus particulièrement nous assimilerions le roman de Jean Charles Harvey à certains romans d'Edouard Estaunié, plus spécialement au *Ferment* de cet auteur, pour ne citer que celui-là. Roman, en

somme, mi-réaliste mi-impressionniste, issu cependant, directement, du naturalisme, mais un peu gâté, aujourd'hui, par trop de superfétations.

D'impitoyables audaces d'idées et d'écriture ont fait plus spécialement remarquer *Marcel Faure* chez nous qui sommes encore dans l'enfance du roman et qui partant, sommes portés tout naturellement à nous effrayer de ces hardiesses du néo-naturalisme.

Nous aurions préféré quelque chose du franc naturalisme en ce qu'il a de bon et de sain. M. Harvey a essayé de faire vivre dans notre milieu un monde imaginaire, d'un idéalisme tout conventionnel; il a mêlé à cela tantôt des descriptions d'un matérialisme assez brutal, des tranches de vie réelle, des "beef steaks" monographiques, tantôt de la pure abstraction philosophique sans beaucoup de contact avec la réalité, sortes de calembours d'idées, sans trop de portée pratique.

De sorte que *Marcel Faure*, pour le genre, est un assez étrange mélange d'idéalisme, d'impressionnisme, de symbolisme, d'un peu de naturalisme, mais sans rien de réel, de vécu, sans la moindre tentative de copie de la vie. Sans qu'il y en ait en réalité, dans son œuvre, l'auteur a voulu faire de l'exceptionnel et la lecture de ce roman nous plonge dans une atmosphère de symboles et d'inconnu chez nous, malgré ses qualités épiques, psychologiques et d'imagination.

En fin de compte, nous pouvons, d'une façon générale, classer M. Harvey, parmi les idéalistes. Il ne procède pas par observation mais par intuition. Il sait tracer, en quelques lignes, d'extraordinaires raccourcis. Ses caractères sont créés et non calqués, ce qui lui permet de leur donner beaucoup d'intensité chaque fois qu'il ne les néglige point pour l'équilibre de sa synthèse. Il s'est surtout préoccupé d'imposer à ses personnages une signification symbolique; il a universalisé les situations et les hommes.

Mais ce genre d'idéalisme est bien difficile et, pour faire planer sur les petits mobiles humains la domination des grandes forces inconnues, il faut le génie d'un Paul Adam ou le talent exceptionnel d'un Louis Bertrand dont les larges visions du roman social de synthèse ont eu, dans l'épopée des races méditerranéennes, un théâtre autrement tourmenté que nos modestes bords laurentiens.

Il se peut, d'autre part, que M. Harvey se soit cru tout de même naturaliste et positiviste; d'autres l'ont cru aussi puisqu'ils ont prétendu que *Marcel Faure* était un roman à clé. Ce serait alors un positivisme à la façon de Pierre Mille, par exemple, qui, brochant un conte des plus fantaisistes sur un petit fait "divers", s' imagine que "c'est arrivé"; c'est un visionnaire tout de même, un être dont l'imagination, sans sortir de la vérité des apparences, n'en est pas moins inventive.

Voilà pour le genre de *Marcel Faure*. Nous croyons inutile de nous prononcer sur les mérites de son affabulation; chacun est libre d'imaginer ce qu'il veut et de chercher à faire vrai ce qui est invraisemblable.

Quant à la forme, l'auteur de *Marcel Faure* a voulu évidemment verser dans l'"écriture artiste" fondée par les Goncourt; on y remarque des tentatives d'acro-

batie assez énigmatiques. Il a toutefois du lyrisme. Nous voudrions plus de simplicité dans la langue, moins de manières.

“La langue française”, a dit Guy de Maupassant dans son admirable préface de *Pierre et Jean*, “est une eau pure que les écrivains maniérés n’ont jamais pu et ne pourront jamais troubler. La nature de cette langue est d’être claire; logique, nerveuse. Elle ne se laisse pas affaiblir, obscurcir, corrompre.”

Et l’on sait que l’admirable écrivain que fut Maupassant a bien été celui qui a le plus admirablement mis en pratique ces préceptes posés par lui-même.

Trop de figures, dans *Marcel Faure*, nuageuses, incohérentes. L’auteur ne semble pas toujours avoir appris à s’inspirer de la vie réelle, à distinguer dans l’agitation des réaliés ambiantes les éléments qui pouvaient exalter son lyrisme. Ce roman, en fin de compte, n’est pas très humain du moins jugé du théâtre où l’auteur le déroule.

Une autre réserve: trop de sensualisme. Quelques corrections et *Marcel Faure* eut pu être mis entre toutes les mains. Encore une fois, nous ne sommes pas faits à ce procédé que nous avouons très moderne—dans l’école française actuelle. M. Harvey a voulu, sans doute, “casser la glace”. C’était dangereux...

Quoiqu’il en soit, d’une façon générale, le style de *Marcel Faure* est agréable, pittoresque, plein de fleurs et de lumière; il abonde en figures très jolies, délicates et d’une touche très fine. Il décrit bien les subtiles et décisives exaltations de l’amour, la délicate essence de notre sensibilité. Il y a de fort jolies idées émises avec beaucoup de coloris, des guirlandes fluides irisées de mots savoureux; des passages enfin, qui nous font lire l’ouvrage avec intérêt jusqu’au bout.

Voilà ce que, très franchement, nous voulions dire de *Marcel Faure*. L’excellent caractère de l’auteur ne s’en formalisera pas, nous en sommes sûrs. Nous sommes certains que s’il sait tenir compte des quelques réserves que d’autres que moi, beaucoup plus autorisés, ont faites également, M. Harvey aura droit de lancer, avec la plus entière confiance, son prochain roman. Nous lui prédisons un gros succès.

* * *

Sous une jolie couverture bleu ciel, l’infatigable chroniqueuse du *Soleil*, Ginevra, vient de nous offrir les *Billets de Geneviève*, recueil de courts billets publiés déjà dans son journal sous le pseudonyme de Geneviève et qu’elle donne dans leur ordre chronologique. “Ce sont”, dit-elle en préface, “des impressions notées au jour le jour, des observations prises sur le vif, des croquis de la vie qui passe.”

Ginevra nous avait déjà fait goûter le fruit de son talent lorsqu’elle nous faisait feuilleter, en 1919, ses bonnes “vieilles pages” aussi consolantes que rajeunissantes.

Ginevra est une philosophe et une éducatrice; elle n’écrit pas pour le simple plaisir d’écrire; elle veut instruire et faire profiter ses nombreuses lectrices des enseignements qu’elle sait tirer de la “vie qui passe.” Comme “*En relisant les vieilles pages*”, le recueil des *Billets de Geneviève* est une belle œuvre de femme où, à côté de fortes impressions réalistes, l’imagination n’est point tarie, loin de là; mais c’est l’imagination qui vient du cœur autant que de l’esprit, la vraie imagination,

celle qui donne la vie à ce qu'on invente, après l'avoir longuement mûri en soi, l'imagination, qu'on me permette le terme, "maternelle".

Cet ensemble de plus de cent billets sur tous les sujets cueillis au long de près d'une année est loin d'être monotone; c'est, au contraire, très varié. Dans ces heures de vie, pourrions-nous dire, très belles, se décompose, comme en un arc-en-ciel imaginaire, la lumière animée de sourire et un peu brouillée de larmes qui habite le cerveau féminin..

Ginevra sait voir et nous faire voir la vie en beau, même à travers les choses les plus tristes, même à travers la pluie qui rajeunit le paysage; elle excuse tout, même le déménagement qui n'est pas toujours de la faute de ceux qui changent de place. Bref! la vie est belle et mérite qu'on l'aime, enseignée par Ginevra.

C'est donc plus d'un moment d'attention que l'on accordera aux *Billets de Geneviève*. On les lira tous, mais quelques-uns à la fois seulement, pour les savourer davantage et profiter des bonnes leçons de douce et saine philosophie qu'ils dégagent.

* * *

L'idée lancée, voilà quelques mois, par le maire de Québec, M. Samson, de demander au gouvernement fédéral la reconstruction de quelques-unes des anciennes portes de la ville a fourni au Lt-colonel G.-E. Marquis, trésorier et membre fondateur de la Société des Arts Sciences et Lettres, chef du Bureau des Statistiques de Québec, l'occasion d'écrire dans le récent numéro de Noël du *Quebec Daily Telegraph*, un très intéressant article sur les vieilles fortifications de Québec, s'étendant plus particulièrement sur les portes et les tours, dont les québécois déplorent la disparition, aujourd'hui plus que jamais maintenant que le flot de plus en plus grossissant de touristes déferle vers l'unique "Stone-Walled City of the North".

Assurément, ces gens-là ne viennent pas chez nous contempler des gratte-ciels, des hôtels modernes et de fades constructions américaines. Les circonstances veulent que nous ne modernisions pas trop l'aspect de notre ville; c'est dans notre intérêt.

Au cours de son article, M. Marquis émet un vœu très patriotique et que toute la population de Québec aimerait sans doute à voir se réaliser.

"Espérons qu'en 1923", écrit M. Marquis, "date du centième anniversaire de construction des fortifications actuelles, le gouvernement fédéral bâtira ce trait d'union—une arche au dessus de la porte Saint-Jean pour relier les deux parties de la Promenade Grey—et que, de plus, la Commission des champs de bataille nationaux sera chargée du soin et de l'entretien des murs et des portes. Nous pourrions alors avoir à Québec une autre grande fête nationale: celle du centenaire de la construction de nos fortifications, puisque ces travaux de défense furent commencés en 1823. Nous formulons le vœu que nos sociétés littéraires et historiques aident à la réalisation de ce projet qui attirerait de nouveau les yeux de l'Amérique tout entière sur Québec."

C'est de tout cœur que nous souhaitons voir sérieusement étudier cette belle suggestion de M. Marquis par nos autorités fédérales, provinciales et municipales.

CARTE D'AFFAIRE DES MEMBRES
DE LA
Société des Arts, Sciences et Lettres

Dr J.-O. DUSSAULT

Ex-élèves des hôpitaux de Paris
MEDECIN

417 rue St-Jean, - Québec

Tel. 1909 Tel. à Lévis 469-J

L. AUGER

ARCHITECTE

Bureau: 89 rue St-Jean, - Québec

Tel. 7196

HECTOR LAFERTÉ

AVOCAT, C. R., M.P.P

14 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 3774

C. J. CID

Propriétaire de l'Avertisseur d'in-
cendie, (Cid Fire Alarm
System)

99 rue ST-JEAN, - QUEBEC

Tél.: Bureau, 2993-W Rés., 1747-W
83 D'Auteuil

PAUL FONTAINE

LL. L., L. Ph. D. S. P.
AVOCAT

111 Côte de la Montagne, - Québec

Tel. 2153

Dr ALPHONSE DION

CHIRURGIEN-DENTISTE

24 Côte du Palais, - Québec
Heures de bureau: 9 à 12 hrs a.m.;
2 à 5 hrs p.m. et 7 à 8 hrs p.m.

Tel. 5003

ARTHUR LESAGE

COURTIER

71 rue St-Pierre, - Québec

Tel. 4495

Dr J.-ED. MIGNEAULT

OCULISTE

111 rue St-Joseph, - Québec

Tel. 903

Dr P.-H. BÉDARD

**SPECIALITE : MALADIES DE
LA PEAU**

236 rue St-Jean, - - Québec

Tel. 430

Bernier & de Billy

AVOCATS

111 Côte de la Montagne, Québec

-: Encourageons les nôtres :-



54
5
290

Vous désirez des

CHOCOLATS?

Demandez les

CANDIAC

Ce sont les meilleurs

Notre devise, comme nos produits, se résume en
un seul mot:

EXCELLENCE

*Bonbons Candiac
(Canada) Limited*